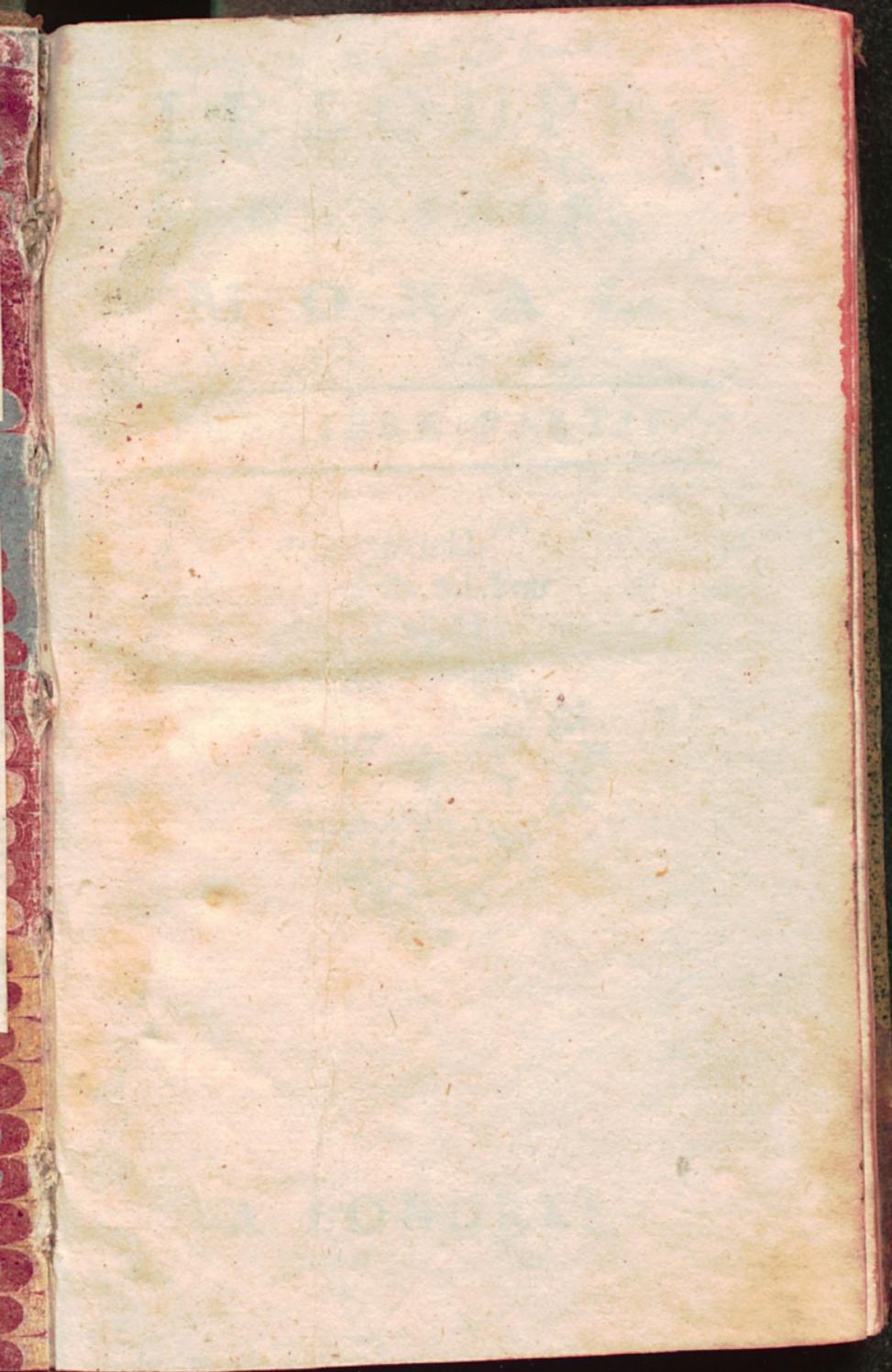


*Eleon. & Maximil. Christine Princesse
de Stolberg nee Comtesse de Reuss J.*



175
Pw.

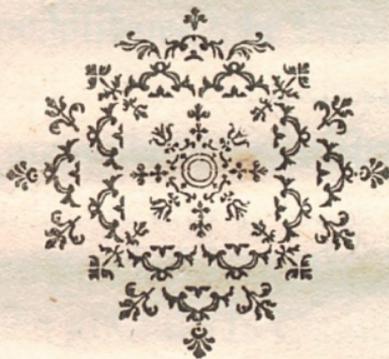
Universitäts- und Landesbibliothek
Halle (Saale)
August-Bebel-Str. 13

LE SOUPÉ,

OUVRAGE

MORAL.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

LE SOUPÉ.

OUVRAGE

MORAL.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES.



A V I S

A U L E C T E U R.

PENDANT la lecture du premier Volume, la Comtesse a eu beaucoup d'humeur; — pourquoi cela? Les historiettes qu'il contient, leurs portraits un peu lestes ne seroient-ils pas du goût de la Dame? — Oh, que si! Est-elle fâchée que l'Abbé, le Mousquetaire & le Robin ayent sacrifié sur des autels indignes d'eux, & qu'ils

a ij

iv *AVIS AU LECTEUR.*

manquent de délicatesse ? —
Oh, que non ! Ce qu'elle a en-
tendu lui a-t-il semblé trop peu
piquant, & voudroit-elle qu'on
la dispensât de la suite ? — Au
contraire, elle la desire avec
le plus vif intérêt — Ah ! par-
lez donc, & ne nous impatient-
tez point : qu'a-t-elle ? que n'a-
t-elle point ? Expliquez-vous —
Vous desirez le sçavoir ? —
Sans doute. — Eh bien, tant
mieux ! vous l'apprendrez dans
la Post-face ; oui, dans la Post-
face.





LE SOUPÉ.

CHAPITRE PREMIER,

Très-important pour le Commerce.

A peine la Danseuse fut-elle partie, que nous nous empressâmes de lire le Papier que nous lui avions dérobé; il contenoit ce qui suit:

BAIL DE TROIS ANS.

MANON DURU, surnommée la *Petite Joujou*, Danseuse de son métier, d'une part: & Messire Tout-d'Or, ancien Munitionnaire des Armées du Roi, présentement Mar-

A

quis de.... & autres lieux, de l'autre part, convenus & demeurés d'accord de ce qui suit :

S Ç A V O I R :

Articles proposés par le Monsieur.

A R T I C L E I.

M. Tout-d'Or exige, d'après le conseil de son Médecin, que la Petite, avant d'entrer en exercice, aille faire une retraite de six semaines à la campagne, pour y respirer un air sain, & s'y rafraîchir le teint qu'elle a très-échauffé.

Accepté, à condition que M. Tout-d'Or fera une retraite aussi. Je crois que l'air de la campagne lui est aussi nécessaire qu'à moi.

A R T. II.

Après son retour, elle n'ira plus souper en Ville: comme M. Tout-d'Or l'aime, il craint pour elle les indigestions.

Accepté, pourvu qu'il me soit permis de donner à souper chez moi.

A R T. III.

Elle ne prendra pas de ces laquais à taille élégante, qui sont la Fleur le

Accepté, à condition qu'ils seront robustes; c'est-à-dire, propres à

jour, & mon bon ami la froter, & en état de
 nuit. Pour cet effet, ils résister à la grosse fati-
 seront choisis & toisés par gue.
 Monsieur, & non par Ma-
 demoiselle.

ART. IV.

Elle renverra sa mere Accepté. Je pourrai
 avec une pension, & en plus décemment donner
 recevra une autre de ma des coups de poings à
 main. Les véritables me- l'une qu'à l'autre.
 res sont trop indulgentes.

ART. V.

M. Tout-d'Or se réserve Accepté; mais j'aver-
 ve expressément que si la tis M. Tout-d'Or que
 dite Demoiselle devient je suis très-seconde, &
 enceinte, pour se faire une que j'ai des fantaisies fré-
 réputation d'honnête fille, quentes dans mes gros-
 les diverses fantaisies qu'el- sesses.
 le aura, ne coûteront pas
 plus de cent écus chacune.

Articles proposés par la Demoiselle.

ART. I.

La Demoiselle, avant Accordé, à condition
 d'entrer en charge, veut que le portier qui garde-
 un appartement sur le Palais la porte du devant &
 Royal, orné de beau- celle du derriere de la
 coup de glaces, de magots maison, sera vieux; que
 & de canapés sur-tout, avec les fenêtres de l'appar-
 un boudoir digne d'elle. tement seront élevées,
 & qu'il n'y aura aucun
 escalier dérobé.

A iv

A R T. II.

Elle veut avoir un vis-à-vis à sept glaces, avec des chevaux fringans & des harnois pomponés.

Accordé, à condition qu'elle n'ira pas ventre à terre, & ne crévera que deux chevaux par mois.

A R T. III.

Pour paroître décemment aux Spectacles, au Boulevard, aux Thuilleries, & faire honneur à son Monsieur, il lui faut nécessairement des diamans, favoir, des girandoles, un esclavage, un ruban, des cornes, une sultane & une infinité d'épingles, sans préjudice des nœuds & du bouquet de brillans, qui viendront dans la suite, sans quoi la Demoiselle promet à son Monsieur qu'elle aura des vapeurs noires ou couleur de rose, selon son caprice.

Accordé, à condition que les diamans n'appartiendront à la Demoiselle qu'après avoir donné des preuves constantes de sa bonne conduite; & pour l'y engager, elle n'aura, la première année du bail, que la jouissance des diamans, la propriété de la moitié, après la seconde année, & l'entière propriété à la fin du bail.

A R T. IV.

De plus, elle demande une petite Maison, avec un Théâtre pour y faire la Dame d'importance.

Accordé, à condition que la petite Maison ne fera ni à Passi, ni à Pantin; l'air y est si vif qu'on y dévore. De plus, le Monsieur exige qu'il n'y ait pas de loge grillée dans la Salle de Spectacle, & qu'on n'y joue jamais les pièces de l'ennuyeux Moliere. Lorsqu'on fait de la dépense, il faut du moins se distinguer par son bon goût.

ART. V.

Elle prétend pouvoir recevoir à sa toilette, sans que le Monsieur s'en scandalise, le petit Maître qu'elle daignera choisir, pour la prôner dans les foyers ; & le petit Abbé qu'elle chargera de faire des Vers en son honneur dans le Mercure, ou de faire des couplets malins contre ses camarades.

Accordé, en recommandant à la Petite d'avoir l'œil sur ses bijoux.

ART. VI.

On lui donnera cinquante billets de parterre à distribuer à toutes les représentations, lesdits billets serviront à la faire applaudir les jours qu'elle dansera ; les autres, seront employés à faire huer ses Rivaux : l'on donnera de plus la table & un habit à demi-usé tous les ans à un Gredin qu'elle mettra à la tête de sa cabale.

Accordé, mais lorsque le Monsieur viendra souper avec la Petite, le Cabaleur ira manger à la Cuisine.

ART. VII.

Il lui sera permis d'aller seule chez ses Supérieurs.

Accordé sans réplique ; à tout Seigneur, tout honneur.

A V

ART. VIII.

On la délivrera de tous les enfans mâles qu'elle aura ; mais on lui laissera les filles, sur-tout si elles sont jolies. Accordé, rien n'est plus juste ! Une mere prudente se ménagetout-jours une poire pour la soif à venir.

Fait double & signé par les deux Parties, l'an de grace, &c.

Quoi ! ce n'est que cela, s'écrierent toutes nos Compagnes d'un air surpris ; la Joujou est bonne d'avoir voulu nous dérober la connoissance de son Traité : il est dans la forme ordinaire, & les articles en sont tout-à-fait simples. J'en ai jadis fait un pareil, dit la petite Actrice, avec un Financier, qui lui a depuis servi de modele avec trente femmes de condition.

Allons, allons ; c'est encore une imbécille, continua la Diane ; mais elle est jeune, elle se formera : reve-

nous à nos histoires. J'ai débité la
 mienne de bonne grace : je veux sa-
 voir celle de l'Abbé , du Chevalier
 & de mes deux Compagnes. Rien
 n'est plus juste , dit la Marchande ; &
 elle parla ainsi.



CHAPITRE II.

*L'orgueil humanisé. La mort pour les
malheureux n'a rien d'affreux.*

J'ÉTOIS si jeune, lorsque je perdis le bijou dont vous me demandez l'histoire, que je pourrois facilement en avoir oublié les circonstances, si elles n'avoient un air de particularité qui les a vivement gravées dans ma mémoire.

Figurez-vous que je n'ai que deux lustres & un an par-dessus, & que je joue avec un petit espiègle du quartier, qui n'est guere plus âgé, & qui vient régulièrement tous les jours folâtrer avec moi. Un soir, nous voyons un jardin voisin de notre maison entr'ouvert; nous nous y glissons

pour voler du fruit, nous approchions d'un pommier, & nous allions remplir nos poches, quand nous entendîmes quelques soupirs qui partoient de derrière un treillage.

Avant d'aller plus loin, il est bon de dire à qui appartenoit le jardin en question: c'étoit à une très grande Dame, âgée d'environ soixante-dix ans; mais si vaine de sa condition, que ses appartemens n'avoient pour ornemens uniques que les portraits de ses ayeux, auxquels tout le monde en passant étoit forcé de faire la révérence.

Un laquais ne pouvoit prétendre à l'honneur d'entrer dans son antichambre, & de figurer avec ses gens, s'il n'avoit la gloire d'appartenir à un homme titré. Enfin, elle pouffoit la vanité si loin que ses armes étoient gravées jusques sur sa béquille.

Vous vous doutez bien que notre soupireuse est la Dame pétrie d'orgueil ; mais vous ne devinerez jamais, je gage, le rang du Seigneur qui soupiroit avec elle. — Un Prince, sans doute ? — Non, non. — Un Duc ? — Pas tout-à-fait. — Un Marquis, tout au moins ? — Pas encore. Le petit Seigneur pour lequel elle s'humanoit, portoit un habit galonné sur toutes les coutures ; mais les galons étoient de soie ; en un mot, c'étoit Champagne, son laquais. L'amour bien plus indulgent que M. D.... fait rapprocher tous les états, & ante tout de suite la roture la plus avérée sur la tige la plus illustre.

Le premier soupir avoit fait peur à mon petit camarade & à moi, un second fit naître notre curiosité, un troisième l'augmenta ; nous appro-

chons , nous écartons doucement quelques feuilles , & nous voyons la Vieille qui mettoit ses titres aux pieds de son vainqueur. « Non tu ne sens » pas toute ta félicité , lui disoit-elle , » sçais-tu qu'il y a nombre d'honnê- » tes gens , de personnes de la pre- » miere qualité qui désireroient le » bonheur que je t'offre , & dont tu » sembles si peu jaloux ». L'Amant à livrée ne répondoit rien ; mais ses mains s'égaroient ; & la Dame trouvant apparemment ses gestes assez nobles , se renversa tout-à-fait sur le gazon , & lui dit : » Cher Marquis , » cher Comte , cher Prince de mon » ame , je t'abandonne ces charmes » qui n'ont dérogé que pour toi ! » jouis de tous , si tu le peux , si non , » choisis , & choisis bien ».

Champagne , curieux apparemment de s'allier à la noblesse , pris

une posture qui nous auroit empêchés de voir la Dame , si nous eussions été plus éloignés. Mais nous ne perdîmes pas une de ses grimaces ; & nous l'entendîmes bientôt qui disoit , *je me meurs* ; Champagne répondit , *je suis mort* ; & tous deux restèrent sans mouvement.

J'avois été jusqu'à cet instant très-attentive à tous leurs gestes. Aux mots de *je me meurs* , je pris la fuite , très-allarmée , & fus avec mon petit ami dire à maman que Madame une telle étoit morte avec son laquais : nous lui peignîmes les circonstances de sa mort ; Maman eut toutes les peines du monde à s'empêcher de rire , puis prenant un air sérieux , elle nous dit gravement que toutes les fois qu'une fille ou une femme étoit trop familière avec un garçon ou un homme , le Ciel les pu-

niffoit par une prompte mort.

Quoi ! dis-je , fi je jouois trop avec mon petit ami , j'en mourrois ? — Sans doute, & lui auffi. Cette leçon eut pendant quelque temps tout l'effet que ma mere s'étoit promis ; je ne permis plus à mon petit camarade de m'embrasser : il étoit pour le moins auffi poltron que moi ; fi par hafard je lui touchois la main , il crioit , comme un beau diable , qu'il étoit mort ; ma mere jouiffoit de notre simplicité , & s'applaudiffoit de nous avoir allarmés ; bientôt elle eut tout lieu de s'en repentir : vous allez voir.

Je faifois avec Lindor (c'est le nom de mon petit ami) une partie au volant ; ma mere fut obligée de fortir , elle nous enferma dans fa chambre , en nous difant : « Enfans , foyez » fages, gardez-vous fur-tout de caffer

» quelque glace , autant vous vau-
 » droit mourir — N'ayez pas peur,
 » maman. ». Elle sort ; la partie
 continue , le volant va , vient ; crac !
 j'applique un coup de raquette au
 milieu d'un miroir , & je le casse en
 mille morceaux.

Je pleure , mon camarade m'imi-
 te , nous voulons prendre la fuite ,
 mais la porte est fermée à double
 tour : nous nous figurons toujours
 maman prête à rentrer , nous nous
 rappelons les paroles qu'elle nous a
 dites en sortant : Gardez-vous sur-tout
 de casser quelques glaces , autant vous
 vaudroit mourir : nous croyons la
 voir furieuse , exécuter sa promesse
 & nous tuer. Cette crainte fit venir
 à mon ami l'idée de nous donner
 nous-mêmes la mort : j'y consentis ;
 & pour y réussir , nous résolûmes de
 répéter tout ce que nous avions vu

faire à la vieille Dame & à son laquais dans le jardin, jusqu'à ce que mort naturelle s'ensuivît.

Je commençai par m'asseoir à terre, mon compagnon d'infortune se plaça à côté de moi. Je jouai avec ses cheveux, je lui donnai quelques baisers, comme j'avois vu faire à la Dame, & il me les rendit, à l'imitation de M. de Champagne. Je lui dis ensuite: Commences-tu à mourir? — Non. — Ni moi; voyons, continuons.

Je lui répétai, sans savoir ce que je disois: « Non, tu ne sens pas » toute ta félicité: sçais-tu qu'il y » a nombre d'honnêtes gens, de per- » sonnes de la première qualité qui » désireroient le bonheur que je t'of- » fre, & dont tu sembles si peu ja- » jaloux ». Il promena, comme M. de Champagne, sa main sous mon

mouchoir. Je lui dis : meurs-tu ? — Hélas ! non ; au contraire , je ne fus jamais si éveillé , & moi de même. — Voyons , continuons.

Je me renversai tout-à-fait , & toujours d'après la Dame ; je m'écriai , en soupirant : « Tiens , cher
» Marquis , cher Comte , cher prin-
» ce de mon ame , je t'abandonne
» ces charmes , qui n'ont jamais dé-
» rogé que pour toi : jouis de tout ,
» si tu le peux , si non choisis , &
» choisis bien ». Meurs tu ? — Pas encore. — Ni moi. — Voyons , continuons.

Lindor prit la posture qu'il avoit vu prendre à M. de Champagne ; elle fit quelque effet ; il sentit tout de suite un mouvement extraordinaire qu'il n'avoit jamais éprouvé ; j'étois dans le même cas ; mon cœur , en s'épanouissant , sembloit vouloir

m'échapper : encouragés par le succès , nous nous écriâmes tous deux en même-temps : voyons , continuons.



CHAPITRE III.

*Mort de la Marchande. Histoire du
Chevalier. L'Amour champêtre*

J'AVOIS mieux examiné mes modeles que Lindor ; je lui donnai quelques leçons qu'il exécuta de point en point , & avec tant de succès , que nous sentîmes la mort s'avancer à grands pas. Je perdis presque la voix ; Lindor ne me parla plus que par monosyllabes ; je n'avois que la force de soupirer ; à peine avoit-il celle de m'embrasser : ses baisers expiroient sur le bord de mes levres. Nous entendîmes maman qui ouvroit la porte ; nous ramassâmes nos forces pour expirer bien vite. Ma mere étonnée , nous demanda ce que nous faisons-la , nous

lui répondîmes par ce duo nous....
mourons & nous disions vrai.

Nous perdîmes la voix,
Et dans le même instant notre ame fut ravie;
Mais d'une mort si douce & si digne d'envie,
Que pour mourir encore mille fois,
Nous reprîmes la vie.

Nous avions de la peine à nous
persuader qu'à onze ans la petite
Marchande fût encore ignorante;
nous l'accusâmes d'avoir elle-même
fait choix du genre de mort, avec
quelques doutes sur son heureux
succès: elle nous jura que non, sur
son honneur; le serment nous ren-
dit encore plus incroyables; quand
le Chevalier, prenant son parti, nous
dit que la chose pouvoit à la rigueur
être vraie, puisque lui, Mousque-
taire, avoit filé ses premières amours
sur le ton de l'églogue: nous nous

récriâmes sur cette singularité , & il commença.

Je passois six mois de l'année dans les terres de mon pere. Là , pour toute occupation , j'assainois quelques lapins , ou je lisois de vieux Romans que me prêtoit ma grand-mere ; l'amour fut m'en procurer un plus agréable , en me faisant voir les charmes naissans de Suzette , c'étoit la fille de notre Berger.

Elle avoit quatorze ans ; sa figure étoit intéressante, sa taille bien prise, une simple futaine composoit sa parure ; son linge éblouissoit d'abord par sa blancheur , mais il cessoit de paroître blanc du moment que son mouchoir , entr'ouvert par hasard , laissoit voir quelque échantillon d'une gorge d'albâtre.

Voir Suzette , l'admirer , brûler pour elle , la chercher sans cesse
des

des yeux, la voir même quand je l'avois perdue de vue, & jusques dans les bras du sommeil, tout cela fut pour moi l'affaire de vingt-quatre heures. Je le lui dis; elle me fit une grande révérence, & me répondit avec ingénuité. « M. le Chevalier, »
 » vous me faites bien de l'honneur ;
 » mais tenez, vous me faites encore
 » plus de plaisir. Lucas, avec qui
 » mon pere veut me marier, me ré-
 » pète tout le jour ce que vous ve-
 » nez de me dire, mais il m'ennuie
 » autant que vous me faites bien
 » aise. »

Je remerciai ma chere Sufette. Au portrait que je lui fis de mon amour, elle reconnut le sien, & me l'avoua. Bientôt elle ne se para plus qu'avec les petits rubans dont je lui faisois présent, & me donna tous les jours en échange un bouquet; mais c'étoit

tout, & mon ame enchantée des présens de la tendre innocence, se contentoit de regner sur un cœur aussi simple que délicat. Je craignois de diminuer mon bonheur en altérant sa pureté.

Quelquefois un simple baiser, à demi-volé sur les levres de ma Susette, m'a fait goûter plus de volupté que tous les emportemens étudiés des beautés les plus à la mode.

En un mot j'étois le plus heureux des hommes, quand Susette m'apprit, en fondant en larmes, que Colas avoit obtenu le consentement de son pere. En effet, la nôce se fit peu de jours après. Je fus contraint d'y assister; & j'eus le chagrin de voir mon aimable Susette faire envain mille efforts pour résister à trois ou quatre vieilles édentées qui l'entraînoient en bavardant vers la chambre

de son époux. Quel moment pour elle & pour moi ! La pauvre enfant avoit l'air d'une victime qui gémit du sort qu'on lui prépare. Je crus toute la nuit la voir se débatre sous le funeste couteau.

Dès ce moment je devins rêveur, mélancolique. Le plaisir & le bonheur s'envolèrent loin de moi. En vain pour me distraire je fis la guerre aux habitans des airs & de l'eau, la félicité de Colas me poursuivoit par tout. Je serois mort de douleur & de jalousie si je n'avois juré de me venger de mon Rival dès que je pourrois me trouver tête à tête avec sa femme.

Un jour que je m'entrenois de cette agréable idée , qu'elle me jetoit dans une douce rêverie, & que je savourois déjà la plus délicieuse des vengeances , je me trouvai insensiblement

B ij

blement dans le valon & au milieu des bois qui m'avoient vû si souvent aux pieds de ma Bergere. Tout, dans ces lieux enchantés, conspiroit à redoubler mon ardeur.

Un jeune ormeau & le liére qui s'unit à lui en l'embrassant, ne sont aux yeux de l'indifférence que deux foibles arbrisseaux ; pour une ame sensible ils offrent un spectacle bien touchant, qui donne les idées les plus voluptueuses, & fait naître le désir de les réaliser.

Je me plaçai derriere un buisson fleuri pour examiner, sans être vû, la foule des villageois qui, deux à deux, étoient épars dans le bois. Ici une Bergere, l'amour peint dans les yeux, la crainte & le désir sur le teint, jettoit d'une main tremblante quelques feuilles à son Amant, & couroit se cacher à demi à l'ombre d'un

alifier : le Berger la poursuivoit , & la déroboit tout-à fait à mes regards.

Plus loin Colin cessoit de jouer du chalumeau pour orner la tête de Colinette avec des fleurs cueillies sous les pas de la Bergere : Colinette en ramassoit pour parer le chapeau de Colin : bientôt le couple amoureux trouvoit la couronne trop peu digne de leurs vœux , & se couronnoient des fleurs qu'on cueille à Cithère.

Peignez-vous , s'il est possible , la situation d'un jeune homme qui aime , qui est malheureux , & qui est le témoin oisif de tant d'amoureux combats. Le désir entroit dans mon cœur par tous mes sens , quand j'entendis pousser de tendres soupirs derrière moi. Je tourne la tête & je vois toutes les graces réunies dans une seule personne , je vois Sufette.

B iij

CHAPITRE IV.

Fin de l'Histoire de Susette. L'Abbé commence la sienne ; sa premiere déclaration n'a pas un heureux succès. C'est une femme bel-esprit qui l'ébauche.

SUSETTE, continua le Chevalier, pleuroit ses malheurs & les miens, elle étoit sur le bord d'une fontaine à demi-couchée sur le gazon qui, tout fier d'être mollement pressé par tant d'appas, s'émailloit à chaque instant de mille fleurs nouvelles.

Les larmes que les beaux yeux de ma Susette verfoient couloient doucement sur un teint de lis & de roses, s'arrêtoient dans deux fossètes pour admirer une bouche petite, vermeille & bien coupée, tomboient

fur une gorge enchanteresse , & rouloient avec précipitation sur un cou d'albâtre , sur deux globes de neige , bien fâchées de ne pas rencontrer la plus petite ride pour s'y arrêter quelque tems.

Je pouffai un soupir à mon tour ; ma Belle , surprise , se tourna , me vit , se leva avec précipitation , son visage se peignit en un moment de mille couleurs différentes ; elle fit un cri de joie , & retomba à demi-évanouie sur le gazon qu'elle venoit d'abandonner.

Qu'elle étoit belle dans cet état ! Ses yeux paroissent ne s'être fermés que pour ne point m'intimider ; ses bras , jettés à côté d'elle , me disent qu'ils ne m'opposeront plus la moindre résistance ; sa bouche , en souriant , appelle le baiser à son secours.

Guidé , éclairé par l'Amour , j'allois ranimer les sens de Sufette ; mais j'apperçus , à travers les arbres , son mari qui venoit à nous. Je me dérobaï à sa vue , je courus à son troupeau , je le forçai de sauter dans une de nos vignes , je joignis ensuite mon fâcheux avant qu'il fût auprès de sa femme. Je lui reprochai sa négligence ; & tandis qu'il alloit arrêter le ravage que les moutons fesoient sur mes terres , je volai prendre ma revanche sur les siennes.

Je trouvai Sufette qui n'avoit presque point changé d'attitude. Le tems pressoit trop pour l'employer en paroles inutiles ; elle me tendit la main sans me rien dire ; & sans lui rien dire je lui marquai l'excès de ma joie par la volubilité de mes caresses.

Sa chûte avoit mis son habilement dans un aimable désordre que je me

gardai bien de reparer. Oh ! mes amis ! félicitez-moi. Je vous ai dit que le mariage de Sufette avoit fait fuir loin de moi le plaisir & le bonheur, je les retrouvai tous deux assis sur ses genoux.

A moi, s'écria l'Abbé ; comme le caractère de mon Héroïne contraste tout-à-fait avec celui de Sufette, il est bon que je raconte tout de suite mon aventure ; c'est le moyen de varier nos tableaux & d'éviter la monotonie.

J'étois encore dans cet âge d'ignorance où l'on croit offenser les femmes en leur disant qu'on les aime, & surtout en leur demandant une récompense qu'elles brûlent ordinairement d'accorder. Enfin j'étois encore timide, & mon petit Colet n'avoit pas produit son effet ordinaire.

Un jour que Durval, c'est le nom

B ▼

d'un de mes parens ; un jour , dis-je ; que Durval m'avoit conduit à la Comédie Françoise , je vis entrer dans la loge du Roi une grande femme qui me frappa par son air de dignité Elle salua plusieurs Auteurs qui étoient à côté de nous dans le parquet , & mon cœur sentit un mouvement de jalousie qu'il n'avoit jamais éprouvé : elle fit ensuite à Durval un signe d'amitié avec son éventail , & mon ame rassurée prévint dès lors que la liaison de Durval avec la Dame serviroit à me faire nager un jour dans un torrent de délices.

Durval s'aperçut que je jectois plus souvent les yeux sur la loge du Roi que sur le théâtre ; il m'en fit la guerre en souriant. Je rougis : « Que » tu es simple , me dit-il , ne suis-je » pas ton ami ? je veux être ton con- » fident & te servir. Madame de la

» Cefure est une espece de muse,
 » chez qui tous les beaux-esprits de
 » Paris se réunissent , & qui en a for-
 » mé plusieurs. Je veux lui deman-
 » der pour toi quelques mois de son
 » tems. J'ai vu quelques vers de ta
 » façon assez passables , en voila plus
 » qu'il n'en faut pour te mettre en
 » crédit. Demain , pas plus tard que
 » demain , je te mene dîner chez
 » elle. Je suis ton parent , j'ai de
 » l'expérience , c'est à moi à te jeter
 » dans le monde. »

Durval tint parole ; il me condui-
 sit chez Madame de la Cefure. Nom-
 bre d'Auteurs avoient déjà pris séan-
 ce. On m'annonça comme un jeune
 homme qui erroit quelquefois dans
 le sacré valon ; je fus reçu avec l'air
 le plus prévenant par la maîtresse de
 la maison , & avec la morgue la
 plus insolente de la part de mes Con-

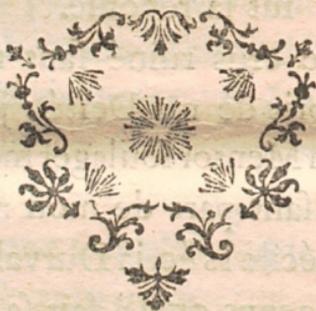
freres en Apollon. D'abord je les détestai ; bientôt la haute idée qu'ils avoient de leurs productions, le mépris qu'ils témoignoit pour celles des autres, firent succéder la pitié à l'indignation.

On avoit donné la veille une piece nouvelle ; Madame de la Cefure demanda à ses Convives ce qu'ils en pensoient ; chacun d'eux en avoit très-scrupuleusement remarqué les défauts, & pas un n'avoit fait attention aux beautés. Indigné contre cette façon de juger, je pris la liberté de leur représenter qu'on pouvoit décrier la meilleure piece en ne présentant que son côté foible, que malheureusement nous n'avions aucun ouvrage parfait ; tous me regarderent avec un ricannement présomptueux qui sembloit me dire :
 « Il y a apparence que M. n'a pas lû
 » les miens. »

Dès ce moment Madame de la Censure parut assez contente de moi. Elle me communiqua quelques-uns de ses Ouvrages , que je ne manquai pas d'élever au-dessus des productions de l'illustre Deshoulières. Ses bontés augmentèrent de jour en jour , au point que Durval crut qu'il étoit tems d'en venir à une déclaration dans toutes les règles , je la fis en tremblant ; un regard fier , mêlé d'indignation , fut la réponse.

Je me crus ruiné sans ressource dans l'esprit de ma Deïté ; je courus chez mon Mentor soulager mon cœur en lui faisant part de mon malheur. Ah l'imbécile ! s'écria Durval en éclatant ! Gageons qu'il a fait sa déclaration en prose. — Sans doute. — Tant pis , morbleu ! tant pis ! Ce sont des vers qu'il faut à Madame de la Censure , ce sont des vers ! Un Madri-

gal a pour elle la valeur de l'air discret chez les Prudes, du patelinage chez les dévôtes, d'une jolie figure ou d'une taille carrée chez le commun des femmes, & des livres sterlings chez les filles. Cours vîte monter Pegase, pique des deux, poursuis ta muse sur l'Hélicon, elle ne fuira que jusqu'au premier bosquet.



CHAPITRE V.

L'Abbé fait des Vers, ils ont quelques succès, mais on exige de lui des ouvrages plus conséquens. Il se dépite & va offrir ailleurs le trésor qu'il destinoit à M^{me.} de la Césure.

JE suivis l'avis du meilleur des parens possibles. Je fus rêver dans les allées du Luxembourg ; il étoit isolé comme à l'ordinaire : j'y vis deux Vieilles qui présidoient gravement aux nêces de leurs chiens. Une Sœur grise, qui tête à tête avec un Moine marchandoit vraisemblablement de l'eau des Carmes. Un faquin de Précepteur, qui, pour avoir l'air d'un Abbé d'importance, faisoit promener son Elève loin de lui. Quelques vieux

Radoteurs appellés Nouvelistes, & une Fille, encore subalterne, qui sollicitoit auprès d'un Suisse la permission de gagner son dîner dans un coin du bois. Ces divers objets n'étoient pas en état de me distraire ; aussi eus-je bientôt broché une Epître, dans laquelle je demandois hardiment, en langage des Dieux, les choses les plus terrestres.

Muni de mes Vers, je me présentai fierement chez Madame de la Césure. On me dit qu'elle étoit dans son jardin ; j'y volai. Je la vis dans un berceau délicieux, & qui me parut fait pour disposer ma Muse à la reconnoissance. Le demi-jour qui y régnoit, le parfum qu'exhaloient les fleurs dont il étoit orné, le murmure des feuilles qui le garantissoient des ardeurs du Soleil, les plaintes amoureuses d'une infinité de

petits oiseaux qui l'habitoient, tout annonçoit le Dieu de la tendresse ; tout annonçoit un réduit charmant pour lui offrir des sacrifices.

Peut-être le berceau n'avoit-il tant d'attraits à mes yeux que parce qu'il étoit embelli par la présence de la beauté que j'aimois : elle m'y parut aussi plus séduisante que partout ailleurs. La Divinité & le Sanctuaire se prêtoient mutuellement des charmes.

J'admirai quelque tems l'un & l'autre avant de me montrer. Madame de la Césure étoit dans le déshabillé le plus galant. Son pied extrêmement petit sembloit se perdre entièrement sous le nœud de ruban qui le couronnoit. Un jupon de taffetas blanc, garni d'un falbala rose, laissoit voir la moitié d'une jambe si fine, si déliée, qu'en peu de tems elle conduisoit bien loin l'imagination.

Son casaquein , plus léger que le vent , découvroit de tems en tems une gorge arrondie par la main des Graces , sur laquelle les Plaisirs & les Jeux paroïssent se rouler voluptueusement. Dieux ! vous savez où les conduisoient la plus douce des pentes ? Dans leur sanctuaire.

Madame de la Césure , après avoir resté quelques instans dans une agréable rêverie , prit dans sa poche les Vers qu'on lui avoit envoyés à son réveil. Elle se coucha à demi sur un sofa de bois peint ; quelques roses baïssèrent leur tige pour se reposer sur son visage & sur sa poitrine ; je fus jaloux en même tems des vers , du sofa & des fleurs ; je m'écriai involontairement : ô Dieux ! qu'elle est belle ! & ce cri m'annonça.

La Dame me reçut d'abord avec sa dignité ordinaire ; mais voyant mon

Epître , elle me sourit affectueusement , & ses yeux , animés tout de suite par la tendresse , eurent soin de me dire : « Ne soyez pas allarmé » par la fierté apparente dont je m'arme quelquefois : l'amour fait la faire » disparaître. »

Mes Vers furent lus plusieurs fois , & parurent toujours plus charmans. On me permit de les faire insérer dans les Journaux , & l'on me parla ainsi : « Mon cher Abbé , je suis » franche. Je vous avouerai que du » moment que je vous ai vu , j'ai pris » à vous l'intérêt le plus tendre , » que je vous aime enfin ; mais vous » êtes entouré d'une foule de rivaux » qui tous ont des prétentions sur » mon cœur. Justifiez la préférence » que je veux vous accorder. Que » votre mérite éclate. Osez entrer » dans la lice , faites - vous impri-

» mer, & triomphez de vos rivaux.
 » La chose ne vous sera pas bien dif-
 » ficile. L'un fait paroître Melpo-
 » mene en pet-en-l'air ; l'autre fait
 » hurler & larmoyer Thalie ; on
 » bâille aux Opéras-Comiques de ce-
 » lui-ci ; on s'endort sur les Romans
 » ou les petits Vers de celui-là. Pu-
 » bliez un Ouvrage qui prenne un
 » peu dans le monde, vous les éclip-
 » serez, & je vous reçois Académi-
 » cien à Cythere. »

O tems ! ô mœurs ! dis-je intérieu-
 rement, tout est corrompu ! tout est
 renversé ! Il faut donc auprès des
 femmes faire présentement preuve
 de richesse, d'esprit ou de noblesse,
 comme pour être admis dans quel-
 que grande entreprise, dans une So-
 ciété Littéraire, ou à Malthe. Hélas !
 au bon vieux tems, on n'avoit besoin
 d'aucun de ces titres pour entrer

dans le Temple de Gnide , il suffisoit d'aimer , & d'être honnête.

Je crus , d'après le tendre aveu échappé à Madame de la Césure , qu'en attendant ma réception à l'Académie dont elle venoit de me parler , elle daigneroit m'y agréer , c'est-à-dire me faire jouir à peu près des avantages accordés aux Académiciens. Je la conjurai , je dévorai ses belles mains de mes baisers brûlans , mais envain. Piqué du peu de succès de mes levres, j'appellai mes mains à leurs secours ; je les priai de combattre la rigueur de mon ennemie en la livrant aux desirs. Elles ressemblerent pendant long-tems à celles d'un enfant qui fourage un parterre , cueille mille fleurs l'une après l'autre , & les abandonne pour voler à une nouvelle. La rose & les lys devinrent tour-à-tour les victimes de ma témé-

rité. J'agaçai les plaisirs jusques dans leur foyer : hélas ! ce fut inutilement. Madame de la Césure me répondit toujours par une espece de rondeau redoublé , dont le refrain étoit : *Publiez un Ouvrage qui prenne dans le monde , & je vous fais Académicien à Cythère.*

Je quittai Madame de la Césure d'assez mauvaise humeur , & j'allai prendre l'air aux Thuilleries ; j'en avois besoin. Ma rêverie me conduisit au Cours-la-Reine, delà à Chaillot. J'allois revenir sur mes pas , lorsqu'on m'appella des fenêtrés d'une petite maison ; je regardai , je vis Elvire & Clotilde sa sœur. Tout le monde fait qu'elles ne sont pas cruelles ; je m'en félicitai , & je volai dans le dessein de leur offrir l'hommage que je n'avois pu faire accepter à Madame de la Césure. Il me pesoit.

Je dis & je fis en peu de tems mille folies avec les deux sœurs ; elles les prirent si bien , qu'Elmire se plaignit d'un grand mal d'estomac , & pria sa sœur d'aller dans une autre piece chercher une liqueur qu'elle lui nomma. Mais Clotilde dit qu'elle avoit une colique affreuse , & conjura sa sœur d'aller elle même chercher le remede.

Je vis bien que la colique & le mal d'estomac avoient la même cause , & je me proposai d'employer le même élixir pour les guérir.

La cadette ou l'aînée cédera , me disois-je tout bas. Je m'arrangeois en conséquence , quand les deux sœurs commencerent à se quereller. Elle auroit pû me voir pâmer , disoit l'une , qu'elle n'auroit pas fait un pas pour me soulager. Elle m'auroit vue mourir , continua l'autre , qu'elle n'au-

roit pas eu pitié de moi..... Ah, le méchant naturel !... Fi, le mauvais cœur !....

J'étois extrêmement piqué d'avoir perdu à si beau jeu, & je conseillai ironiquement aux deux Dames de ne plus se confier leurs maladies. Tout-à-coup le Ciel s'obscurcit, les éclairs sillonnerent les airs, la foudre gronda; il survint enfin un orage tel qu'on n'en a jamais vû de pareil dans aucun Roman, pas même à l'Opéra.

Bon ! vous passerez ici la nuit, me dit Clotilde en folâtrant avec moi: nous coucherons dans cette chambre où il y a deux lits jumeaux, & Fanfan (c'étoit un fils d'Elvire âgé de huit ans) qui a son dodo dans la piece voisine, vous le cédera, il couchera avec moi. Fanfan répondit qu'il en étoit bien aise, parce qu'il avoit
peur

peur des esprits & des forcieres lorsqu'il étoit seul la nuit. Elvire sortit pour donner quelques ordres, elle me ferra la main en passant, & me dit tout bas: « Quand Fanfan est » une fois endormi, l'on pourroit » abattre la maison, qu'il ne s'éveil- » leroit pas. »

Ces mots étoient significatifs, cependant je ne compris pas ce qu'ils vouloient dire; dans ce moment j'étois occupé de Clotilde. Je m'approchai d'elle, & je lui dis en soupirant: Ah! votre lit fera ce soir bien près du mien!—Eh bien!—Si vous vouliez permettre que j'allasse vous parler en secret.—Gardez-vous en bien.—Ah! cruelle! inhumaine.—Quelle folie! Quand je suis dans mon lit, on pourroit m'emporter que je ne cesserois pas de dormir; ainsi, si vous venez me trouver, vous serez bien

attrapé, je ne vous répondrai point.

Elvire rentra en annonçant qu'il falloit vite se coucher pour ne pas entendre le tonnerre. Je dis que j'avois besoin de repos ; mon dessein n'étoit pourtant pas d'en prendre. On se couche ; on fait éteindre jusqu'aux bougies de nuit ; j'entrouvre ma porte, je tremble, le cœur me bat, & me voilà retenant mon haleine, marchant sur la pointe du pied dans la chambre des deux sœurs.



 CHAPITRE VI.

*Deux bonnes fortunes manquées ,
comment. L'Abbé revient à Ma-
dame de la Césure. Façon de faire
un Ouvrage bien vite , & de le
rendre célèbre.*

JE gagnai d'un pas mal assuré le lit de Clotilde : j'entrouvris ses rideaux, je lui donnai un million de baisers. Clotilde ne se fâcha point, parce qu'elle étoit sensée dormir, comme elle l'avoit ingénieusement projeté. Je fus piqué de son sang-froid ; je résolus de prendre un poste si avantageux, qu'elle seroit obligée de se trahir, du moins par quelque geste ; je m'en emparois en effet ; mais son lit se plaignit à plusieurs reprises, & très-haut, comme s'il n'eût jamais été

Cij

qu'un lit de repos. Elvire entendit les cris de l'indiscret, & demanda ce qui les occasionnoit.

Clotilde feignit alors de s'éveiller en sursaut. « Oh, bon Dieu, dit-elle, que je viens de faire un vilain rêve! J'ai songé qu'un serpent se glissoit dans mes draps. » Pour cette fois le songe n'étoit pas mensonge.

Je m'éloignai avec précipitation du lit de Clotilde; j'étois si troublé, qu'au lieu de regagner le mien, j'allai vers celui d'Elvire. Ma main en tâtonnant frappa précisément dans la sienne. Elle crut que je la cherchois; elle m'attira à elle, & m'embrassa sans me dire un seul mot, crainte d'être entendue par sa sœur, ou d'éveiller son fils; je lui répondois avec un silence aussi éloquent, lorsque Fanfan s'éveilla, tâta, écouta, & s'écria en pleurant: « Ma Tante,

» venez vîte au secours de Maman !
 » Un Sorcier l'étouffe ! Elle ne peut
 » plus respirer. »

La Tante plaisanta sur le prétendu Sorcier, la Mere parla en grondant du prétendu serpent, le fils eut le fouet pour lui apprendre à avoir peur si mal à propos ; pour moi, je me retirai dans ma chambre ; & voyant le lendemain, que les deux sœurs avoient malignement résolu de ne point se séparer, je revins à la Ville, où mon cœur se tourna encore vers son premier vainqueur.

Je dis à Durval ce que Madame de la Césure exigeoit de moi. « Eh » bien, me répondit-il, te voilà bien » embarrassé ! Achette un ouvrage » tout fait ; tous nos beaux esprits du » bel air te donnent l'exemple. Crois- » tu bonnement que ces petites Pie- » ces de persiflage, ces Drames qu'ils

» jouent à la campagne , ces Vers
 » anodins qu'ils sement à tort & à
 » travers soient de leur composition !
 » Quelle erreur ! S'ils sont à eux , c'est
 » qu'ils les achètent , ainsi que l'Abbé
 » Roquette achetoit ses Sermons ; en-
 » core en connois-je quelques - uns
 » qui ont la lâcheté de frauder les
 » Auteurs qu'ils font travailler. En
 » vérité , cela crie vengeance. J'ai été
 » jeune , je fais qu'il est permis à des
 » gens comme il faut , d'escroquer
 » des Marchands , des Filles , & des
 » vieilles Folles ; mais les Auteurs !
 » si ; c'est être bien possédé du dé-
 » mon de l'escroquerie. Il faut payer
 » exactement son Chirurgien & son
 » Bel-Esprit , ils peuvent causer. »

A propos ! s'écria Durval , que ne
 mets-tu en usage l'expédient dont
 M. ***. s'est servi pour devenir Au-
 teur tout d'un coup ? J'ai deux La-

quais qui savent écrire , le tien est aussi savant ; envoie-les à la Bibliothèque de ce Financier de notre connoissance qui a tant de Livres si bien reliés , & qui n'en lit aucun. Nos gens copieront ce qui tombera sous leur main ; tu rajeuniras tout cela , & tu le donneras effrontément au Public sous ton nom. Quand on s'apercevrait de ton larcin , ta gloire n'en seroit pas diminuée : les petites filouteries sont presque aussi permises au Parnasse qu'autour d'une table de jeu. Demande plutôt à M. un tel , & à Madame une telle.

Ma paresse & mon impatience me conseillèrent de suivre l'avis de Durval. Dans moins de huit jours je me trouvai possesseur de dix à douze cahiers , qui , suivant le goût ou la fantaisie de mes copistes , étoient remplis de Sentences , d'Epigrammes , de

Contes , de Chanſons , de petites Epîtres à des Cloés qui n'avoient jamais exiſté , d'Histoires Angloiſes morales & philoſophiques , de Drames même , parce que mon Laquais les aimoit. Je fis mêler tout cela enſemble , ce qui compoſa un Ouvrage aſſez conſidérable. Il me plut de l'intituler modeſtement: *mes Caprices.*

Il ne fut plus queſtion enſuite que d'employer toutes les coquetteries du Parnaffe uſitées pour donner de la célébrité à un ouvrage , & je mis en uſage les plus eſſentielles.

P R E M I E R E M E N T .

Je fis préſent de mon Ouvrage à un Imprimeur , à condition qu'il me le dédieroit , & que dans une Préface longue & ennuyeuſe , ſelon l'uſage , il me demanderoit pardon de

m'avoir fait voler mon Manuscrit après m'en avoir offert envain une somme considérable. Qu'au surplus, il espéroit que je lui pardonnerois son larcin en faveur de l'obligation que le Public lui auroit, & du zèle avec lequel, &c.

SECONDEMENT.

Je me fis graver à grands frais. Je composai moi-même les Vers fades qu'on mit au bas de la gravure. Je foutins ensuite avec la dernière effronterie qu'un ami avoit prêté un de mes Portraits à son Graveur, & avoit malgré moi fait mettre mon Estampe à la tête de mes Ouvrages.

TROISIEMEMENT.

Je convins avec l'Imprimeur, pour la gloire de mon Livre, qu'après avoir fait la planche, il en tireroit

Cv

tout de suite trois Editions ; mais chacune de cent exemplaires seulement. La premiere sur du papier commun , la seconde sur du papier superbe , & la troisieme enrichie de vignettes , de culs ou de fonds de lampe , & d'Estampes magnifiques , pour la commodité des Etrangers qui n'entendent pas le François ; duffai-je ne passer que pour un Marchand d'images.

QUATRIEMEMENT.

Je donnai à souper aux petits Aboyeurs du Parnasse , qui , d'après mon Cuisinier , me jugerent un homme admirable , divin , incomparable. Aussi , dès le lendemain , les Journaux furent-ils inondés de Vers à mon honneur.

Des précautions aussi sages ne manquèrent pas d'assurer à mon Ouvrage

tout le succès que je m'étois promis :
 les Savans s'en moquerent ; les Sots ,
 qui sont en plus grand nombre , m'é-
 leverent au-dessus d'Anacréon , d'Ho-
 race , de la Fontaine , de l'Abbé
 Prevôt , de la Chaussée. Hélas ! j'é-
 tois tout au plus l'égal de.... de...
 de.... de.... de.... &c. &c. &c.
 Assurément , l'on ne peut pas être
 moins.

Il est tems que j'aïlle chez Madame
 de la Césure recueillir le fruit de mes
 veilles , & joindre les mirthes de
 Cypris aux lauriers d'Apollon. Je
 vole ; on me dit que la Dame est
 dans sa Bibliotheque : je mets mon
 Ouvrage à ses pieds ; elle se récrie
 sur ma facilité : je réponds galamment
 que m'ayant inspiré , elle ne doit pas
 en être surprise : je demande avec
 précipitation la récompense de mes
 peines ; & joignant le geste à l'expres-

sion, je porte la main sur la couronne des Amans heureux.

Arrête ! arrête donc ! me dit Madame de la Césure, songez qu'Apollon perdit Daphné pour l'avoir brusquée; craignez de me voir fuir comme cette Nymphe. — Ah, Madame ! souvenez-vous qu'elle s'en repentit ; ne l'imitiez pas, de grace, ou du moins, si vous vous échappez de mes bras, que ce soit pour fuir vers votre lit. — Vers votre lit ! répéta Madame de la Césure avec dédain. Que vous avez des termes profaïques ! Quoi ! votre nouveau titre d'Auteur, cette Bibliothèque, la noble passion que vous me connoissez pour les Vers, rien ne pourra-t-il vous élever au ton poétique ? Pour vous punir je veux rester ici, me dit-elle, en se plaçant auprès d'un grand *in-folio*, sur le dos duquel je vis écrit en lettre d'or : *Essai sur la Nature.*

Étonné du caprice poétique de la Dame , je lui dis : La Poésie a ses licences, mais celle-ci passe les bornes que j'y mets. Je cherchois dans tous nos Poètes des termes pour la déterminer à abandonner un poste qui me paroissoit très - incommode , quand elle poussa du pied un petit ressort ; le prétendu Livre se déploya , la Nymphe se trouva voluptueusement étendue sur un canapé : le bois en étoit sculpté , & représentoit les tendres aventures d'Apollon : on l'y voyoit se précipitant dans le sein de Thétis , & se confondant si bien avec elle , que les Naiades , en soupirant , étoient étonnées de ne pas distinguer la Déesse d'avec le Dieu.



 CHAPITRE VII.

*L'Abbé monte son imagination , &c.
L'Adrice de Province raconte son
histoire.*

CE portrait , & plusieurs autres , joints aux charmes de Madame de la Césure , monterent tout - à - fait mon imagination. Dans l'entouffiasme de mon délire poétique , je comparai mon Héroïne non à une simple Muse , mais au Parnasse même. Elle sourit à la comparaison ; je me hatai de lui prouver qu'elle étoit juste.

Le trésor que son mouchoir cache ordinairement aux regards de tous profanes , ne font plus deux globes de neige. Loin de nous toute comparaison si commune ! Je vois , je

touche la double colline, je parviens au sommet, j'y domine. La pente agréable du double mont me conduit insensiblement dans le sacré vallon. Qu'il est agréable! & qu'il fait naître des belles idées!

Je prends la route du bosquet enchanté. Qu'il est touffu! qu'il est sombre! qu'il est doux de s'y perdre! que l'entousiasme qu'il vous inspire est divin!

Enfin l'Hipocrène, cette fontaine délicieuse, dont l'eau, ou pour mieux dire, dont le nectar, cause la plus agréable des ivresses; cette fontaine enchanteresse s'offre à mes regards. Pegase étend les aîles; il devient fougueux; la soif le dévore; il vole se défaltérer, & le feu qui l'enflamme se communique à la source même.

Et à nos sens, s'écria la Comédienne, tant vous peignez bien, **Monsieur**

sieur l'Abbé. Pour moi, qui n'ai
 l'honneur d'être ni Poëte ni Orateur,
 je vais tout simplement raconter mon
 aventure. Je suis née dans une petite
 Ville aux environs de Paris. Mes pa-
 rens étoient des Bourgeois honnêtes,
 mais pauvres. La Marquise de
 qui me trouva un minois revenant,
 me prit à son service. Comme elle
 aimoit beaucoup la Comédie, qu'elle
 la jouoit, que je m'acquittois assez
 bien des bouts de rôles qu'on
 me confioit, elle me traita avec
 bonté. Son époux avoit des valets
 de chambre musiciens; je devins sa
 femme de chambre Actrice.

J'avois déjà trois lustres; je jouois
 la Comédie depuis un an; cepen-
 dant le croira-t-on? j'étois encore
 très novice. L'air de la Capitale, la
 lecture des Romans, l'exemple de la
 Marquise, me rendirent en peu de

tems savante. D'un autre côté, les foudris d'une fille de quinze ans, les espiègeries du fils de la maison, qui me donnoient des insomnies, ou qui me revenoient pendant mon sommeil, mes roses qui disparoissoient, mon embonpoint qui diminueoit; tout me conseilloit avec la plus grande énergie, de joindre à une théorie insipide la plus agréable des expériences; & à me défaire d'un bien, dont on ne jouit qu'à mesure qu'on le prodigue.

Un jour, qu'à la suite d'une tendre rêverie, le dépit m'avoit jettée sur un sofa dans le bras du sommeil; je rêvai à mon ordinaire du Marquis; le desir m'éveilla, & je vis dans une glace que le désordre de ma parure se sentoit du désordre de mes sens, & l'égalait presque. Surement ce n'est pas peu dire!

Mes cheveux dérangés , me donnoient un petit air tout-à-fait mutin ; ma gorge à demi-découverte sembloit , en s'agitant , vouloir rejeter tout-à-fait un mouchoir trop importun : la Cour étoit en deuil , & mon jupon laissoit voir à travers quelques plis un peu trop relevés un bas noir qui faisoit paroître encore plus mignone ma jambe déjà très-fine : deux travers de doigt d'un genou de neige qui paroissoient à travers un falbala de gaze , contraisoient merveilleusement bien , & fixoient agréablement la vue , sans borner l'imagination.

Je me contemplois avec satisfaction. Je me trouvai intéressante. Mon cœur agité par l'amour propre & le desir , souhaitoit que le Marquis pût me voir dans ce désordre séduisant ; quand j'apperçus sa figure dans le

même miroir. Ses yeux n'avoient pas resté oisifs , aussi pétilloient-ils de la flamme la plus étincelante. Je voulus fuir ; une de mes mules , en se détachant , m'arrêta dans ma fuite , elle irrita en même tems par sa petiteffe la curiosité & le désir de mon jeune amant.

Il s'élance , fond sur moi avec l'agilité d'un oiseau , & devient si entreprenant ! si entreprenant ! que je ne puis , en honneur , m'empêcher de crier. J'allois redoubler , mais le fripon savoit que l'Amour est un enfant ; il se ressouvint que dans la tendre jeunesse on appaisoit toutes ses petites coleres en lui montrant un joujou , & le traître eut recours au même expédient. Ma fierté , ma raison n'avoient déjà plus le plus petit mot à dire , quand Manon , l'une de mes compagnes arriva ; il étoit tems.

Tout jusqu'à la curiosité me pressoit de me rendre. J'oublois les maux qu'elle avoit causés à nos premiers parens , pour me peindre les plaisirs qu'elle procure à leurs enfans.

Manon étoit clair-voyante ; elle s'aperçût de ma foiblesse ; je lui en fis l'aveu. Cette bonne amie prit part à ma situation ; & si elle m'allarma sur le danger qu'on court avec les hommes , quand on anticipe sur les droits de l'Hymen , elle me conduisit, dès l'instant même, sous une charmille , pour m'apprendre l'art de goûter sans risque des plaisirs volés au célibat.

Notre espece de conversation étoit intéressante ; Manon étoit bavarde ; je m'aperçus que je ne le serois pas mal , lorsque ma langue seroit tout-à-fait déliée ; & elle auroit duré longtems , si nous n'eussions entendu

quelque bruit ; Manon me promet de venir la continuer dans mon lit, lorsque Madame seroit couchée. Le petit espiègle de Marquis qui avoit tout vû , tout entendu , fut y mettre bon ordre. Vous allez savoir comment. Ah le fripon !



CHAPITRE VIII.

*Attrapez - moi toujours de même.
Cabinet du Robbin.*

LE jour fuit , la nuit vient , deux heures sonnent , je me couche , j'éteins ma bougie ; je suis à peine arrangée dans mes draps que j'entends fermer la porte de ma camarade , ouvrir la mienne , marcher dans ma chambre : je crois que c'est mon amie ; point du tout ! c'est mon ami , qui a prudemment enfermé sa rivale à double tour , & qui , guidé par le flambeau de l'Amour , vient s'emparer d'une place qu'il doit remplir bien mieux qu'elle.

Une chemise & une coëffe de femme , un manteau de lit , le reste de

l'attirail féminin qu'avoit pris la fausse Manon, le mépris avec lequel elle affectoit de parler des hommes, tout contribuoit à prolonger mon erreur. Les traitres ! les perfides ! les scélérats ! disoit-elle, d'une voix basse, comme pour n'être pas entendue de la chambre voisine : si tu savois ma petite avec qu'elle indignité l'un de ces monstres a séduit, ou pour mieux dire, a triomphé de mon innocence : Quoi ! tu n'as pas ? — Hélas non ! je l'ai perdue cette fleur précieuse qu'on ne peut cueillir qu'une seule fois, & je vais te raconter comment, afin qu'instruite par mon exemple tu puisses conserver la tienne.

Avant d'appartenir à notre Marquise, j'étois à une jeune Provençale, vive, fémillante ; l'égalité de notre âge, la conformité de nos goûts, le penchant que nous sentions pour

le plaisir , la crainte que nous inspiroient ses imprudentes suites , tout nous rendoit trèsintimes amies. La nuit quand sa maman étoit endormie, elle se glissoit dans mon lit , nous nous exposions nos fousis , & nous nous consolions mutuellement.

Jusques-là il n'y avoit pas de mal ; mais hélas ! cette jeune personne avoit un frere vif , entreprenant , téméraire , amoureux : il prit un soir tout l'ajustement de nuit de sa sœur , vint me joindre , & fit si bien que croyant embrasser ma jeune maîtresse , je réchauffai dans mes bras & sur mon sein le serpent qui devoit me piquer.

A peine fut-il dans mon lit , que le traître appella le desir au bruit des baisers qu'il cueilloit sur ma bouche avec autant de rapidité que moi sur la tienne.

La

La feinte Marton, ajouta l'Actrice ;
 eut l'art d'augmenter ma curiosité,
 & je lui dis avec le plus vif intérêt....
 Ensuite que fit-il ? — Ensuite ? Il porta
 la main sur deux globes d'albâtre,
 qui dans ce tems-là étoient unis,
 fermes, charmans, comme ceux que
 je touche. Plus d'un sage, en les
 voyant, avoit senti qu'il étoit hom-
 me, & avoit chéri sa foiblesse.

Ensuite ? — Ensuite, il les pressa
 doucement, ainsi que je fais. Il caressa
 tendrement leur aimable contour,
 & sembla vouloir les arrondir encore
 sous les doigts de la volupté.

Ensuite ? — Ses mains & ses lèvres
 s'emparèrent tour à tour, comme les
 miennes, de deux boutons de rose,
 & le plaisir les fit épanouir.

Ensuite ? — Oh ensuite, s'écria le
 Marquis, sans songer davantage à
 contrefaire sa voix, l'Amour qui ap-

D

plaudissoit à ce jeu , lança son trait ,
& rencontra la veine du vrai bonheur.

Je ne saurois vous peindre fidelement les sentimens qui m'agiterent dans ce moment. J'étois en même tems & fâchée & charmée ; d'une main je repouffois le Marquis , de l'autre je le retenois. Je lui dis d'une voix étouffée qu'il me manquoit , que cela étoit fort vilain à lui ; « Te » manquer mon enfant , me répon- » dit-il. Oh parbleu ! il n'en fera » rien. Tiens voilà pour te convain- » cre du contraire ». En effet , je ne pouvois déjà plus lui faire ce reproche. Il m'échappa un cri de douleur , j'en pouffai vingt de joie , & le plaisir me dicta ce vœu : Oh Dieux ! qu'on m'attrape toujours de même.

Ainsi finit la Comédienne de campagne la nature de son vœu , le moment dans lequel elle l'avoit fait ;

tout étoit caution de sa sincérité. Nous lui demandâmes s'il avoit été souvent exaucé, & nous plaisantâmes quelque tems sur nos diverses aventures ; mais froidement. La conversation languit ; les bons mots ne se succèdent plus avec vivacité ; le Champagne nous semble fade ; les charmes mêmes que nous avions tant admirés, commencent à nous paroître très-ordinaires. Profanes que nous sommes ! nous touchons au sanctuaire des délices, sans éprouver la moindre émotion.

Le Président s'aperçut du mauvais rôle que nous allions jouer & faire jouer à nos Actrices. Qu'est-ce, mes amis, nous dit-il ? le Dieu que nous servons, ainsi que Mars, déteste les foibles courages ; l'ignorez-vous ? Venez avec moi dans un champ, où vous retrouverez toute

votre valeur. Nous le suivons ; il ouvre une porte secrète ; un cabinet enchanté se présente à nos yeux.

Il est carré , le plafond est d'un bleu céleste parsemé d'étoiles d'argent ; d'un côté brilloit , quand nous entrâmes , un Réverbère , taillé en demi-lune , qui réfléchissoit sur un verre rouge placé vis-à-vis ; de sorte qu'on croyoit voir coucher l'amante d'Endimion , & lever l'épouse du vieux Titon.

Dans chacune des étoiles qui ornent le plafond , sont des petits tuyaux imperceptibles , qui distillent une eau odoriférente ; & ces perles parfumées , en tombant sur des fleurs dont le parquet est parsemé , imitent assez bien les larmes de l'Aurore , ou les pierreries que cette Déesse prodigue tous les matins pour embellir nos parterres.

Un sofa qui regne tout au tour & qui est extrêmement battu, sembloit nous dire à quel usage il étoit destiné; nous y prîmes place & nous fîmes l'éloge de sa commodité.

Le Président, possédé dans cet instant du démon de la propriété, jouissoit du plaisir que nous avions à voir son cabinet, & renchérissant sur les éloges que nous lui donnions: Il est divin! délicieux! disoit-il; mais parbleu il me coûte cher! puisque ne voulant rien avoir de commun, j'ai, avant de le faire construire, parcouru tout les Boudoirs de Paris. Je m'en fais gré. J'y ai puisé une connoissance profonde du cœur humain. Oui! vous avez beau rire. J'ai voyagé dans les Boudoirs en Philosophe; &, graces à mes remarques, je connois, en mettant le pied dans un de ces Temples, s'il est consacré

à la volupté, aux plaisirs effrenés ;
où à l'intérêt.

Vous êtes jeunes, ajouta le Président, après un instant de réflexion ; le sage ne doit faire des découvertes que pour les publier, & les tourner au bien général : j'ai envie, pour vous instruire, de vous dépeindre quelques-uns des Boudoirs que j'ai vus. J'observerai de les ranger chacun dans leur classe. Jeunesse je parle, écoute, instruis-toi.



CHAPITRE IX.

Des Boudoirs consacrés à la Volupté.

CONSULTEZ toutes les femmes ; elles vous diront que la volupté la plus délicate est leur appanage & leur guide ; mais gardez-vous de les croire sur leur parole ; la plûpart ressemblent à ces gros mangeurs , qui prétendent n'être que friands.

J'avouerai que j'ai vu très-peu de Cabinets où regnât la volupté toute pure , sans mélange d'intérêt ou de libertinage ; soit que très-peu de personnes en soient curieuses ; soit que les larmes qu'il faut répandre , les soupirs qu'il faut pousser , les beaux sentimens qu'il faut étaler pour y parvenir , ne mayent pas permis de multiplier mes connoissances.

D iv

Souvenez-vous surtout , mes chers amis , de ne chercher des femmes vraiment délicates que parmi celles qui sont dans les premiers jours de leur printems , ou vers la fin de leur été. Une jeune personne, l'imagination remplie des Romans qu'elle a lus dans son Couvent , & des plaisirs qu'ils ont décrits à son cœur encore pur , conserve quelque tems l'idée qu'elle s'en étoit faite ; jettée dans le monde , entraînée par son tourbillon dans un cercle de travers & de ridicules ; la frivolité , la folie du jour deviennent ses guides ; elle perd de vue le vrai plaisir , & n'est ramenée à lui que par la satiété du faux. Je la regarde alors comme ces parasites de profession , qui ne se déterminent à manger sobrement chez eux , des aliments salubres & délicats , que lorsque les mets em-

poisonnés qu'on sert sur la table des Grands & des Financiers ont délabré leur estomac.

Le Boudoir de la Présidente de..... n'a pour tout ornement qu'un tableau, représentant l'aventure de Leda & Jupiter métamorphosé en Cigne. Leda, la tête penchée par le plaisir, les yeux à demi fermés par l'amour, presse d'une main le duvet de son Amant, de l'autre elle écrase, sans s'en appercevoir, un tendre roseau qui par hasard s'est trouvé sous ses doigts. Ses levres encore mieux occupées pressent le bec de l'oiseau céleste, qui de son côté décelle presque sa divinité par l'air dont il jouit de son bonheur.

S'il est vrai que les Cignes chantent mélodieusement à l'heure de leur mort, quel dommage que la Peinture ne puisse pas rendre toutes

Dv

les idées de la Poésie ! Jupiter métamorphosé en Cigne & expirant d'amour dans les bras de Léda , auroit fait retentir à nos oreilles des sons bien touchans.

Vous ne vous douteriez jamais que la petite Baronne de avec son extérieur glacé , eût un réduit amoureux dont elle a tiré tout le parti possible. J'ai eu le bonheur d'y être introduit après six mois de soins , de soupirs & de larmes. Il est tapissé de mirthes artificiels , sur lesquels nichent une infinité de serins ; comme on a eu grand soin de ne leur siffler que des airs tendres , ils n'en répètent point d'autres.

Lorsque ces petits animaux voyent paroître leur maîtresse , il semble que l'amour & la reconnoissance rendent leur concert plus mélodieux. Quelques-uns même abandonnent leur

chant , & se réunissent deux à deux pour inviter à la tendresse par des exemples frappans.

Ce spectacle si simple , si naturel , m'amusa quelque tems , ainsi que l'espece d'Idylle que la Baronne adressa à ses petits oiseaux. « Venez ,
 » mes amis , leur disoit elle , oui , je
 » vous aime. Eh ! qui le mérite mieux
 » que vous ? Vous êtes tendres , fi-
 » deles , empessés , l'indiscrétion
 » n'est pas un plaisir pour vous » Elle leur ouvrit ensuite une des cages cachées sous les mirthes. Il falloit les voir voler , se disputer le bonheur de bequeter doucement les levres de la Baronne. Les plus heureux referent possesseurs de ce poste agréable ; les autres prirent leur parti , & allerent battre amoureuxment de l'aîle sur sa gorge.

« Finissez donc , mes chers petits

D vj

» enfans, leur disoit-on avec une voix
 » entrecoupée & des yeux clignotans.
 » Rentrez dans votre cage, vous
 » allez vous tuer. » Mais on n'a-
 voit pas la force de les écarter. Je
 fus jaloux de leur bonheur ; je leur
 donnai un rival, je demandai la pré-
 férence pour lui ; on convint, en le
 mesurant de l'œil, qu'il la méritoit,
 & les amans aîlés qu'on lui sacrifioit
 eurent la générosité de chanter son
 épitalame.

La Marquise de. . . . fait encore
 marier à ses plaisirs la simplicité la
 plus aimable. Elle a pour les fleurs
 la passion que la Baronne a pour les
 oiseaux. L'Amant le plus séduisant ne
 seroit pas dangereux pour elle s'il
 n'étoit paré d'un bouquet. Seroit-ce
 en sa faveur que nos Petits-Maîtres,
 même nos jeunes Magistrats, sont
 abonnés avec des Bouquetieres ?

Un jour que je dînois tête-à-tête avec la Marquise, elle prit une rose dont son corset étoit orné, & la mit dans le sceau qui étoit à côté d'elle. A mesure que la fleur s'épanouissoit dans l'eau, le cœur de la Dame s'épanouissoit aussi. Elle soupira, fixa la rose en rougissant, lui donna un baiser, & dit avec une voix étouffée & comme en respirant : Ah ! c'est ainsi que je me figure une femme au moment où elle renaît dans les bras d'un objet chéri.

Dès cet instant même, je devins passionnément épris de la Marquise ; & l'amour me la peignit à toute heure du jour & de la nuit disputant à la rose, l'avantage de s'épanouir & de renaître plus voluptueusement.

Je me parai journellement d'un bouquet énorme, moi qui n'en avois jamais porté ; la Marquise m'en fut

gré ; peu à peu elle daigna m'écouter favorablement. Elle m'avoua qu'elle avoit le cœur sensible , mais très délicat , & qu'il lui étoit impossible de se faire aux manieres brusques de son mari , que la grossiereté accompagnoit jusques dans le sein des plaisirs. Figurez-vous : me dit-elle , un Pandoure qui porte brusquement la main sur une corbeille de fleurs , en prend une poignée , les presse sous son nez , & les jette.

Dieux ! m'écriai-je avec transport , quoique sur un ton d'églogue , si la Flore que j'idolâtre daignoit jamais me confier la plus petite fleur , je savourerois à longs traits la volupté de la voir , de la toucher délicatement , de la couvrir de mes baisers , d'en éparpiller doucement toutes les feuilles l'une après l'autre avant de chercher le bonheur dans son calice ;

& la délicatesse même fileroit mes plaisirs.

La Marquise alloit me répondre, lorsque son mari entra. Il me perfiffa grossièrement sur mon bouquet, & demanda aussi grossièrement à sa femme si c'étoit en son honneur qu'elle en portoit un jaune. Elle leva les épaules, & sortit en disant entre ses dents : « Ah le gros butor ! qu'il le mériteroit bien ! » Il ne le porta pas loin.

Dès le lendemain je volai chez la Marquise. On me dit qu'elle étoit dans son cabinet. J'entrai ; je fus ébloui, enchanté par la diversité des fleurs dont il étoit orné. Elles frappoient en même tems la vue & l'odorat : la Divinité étoit couchée sur son canapé avec un deshabilité jonquille. Elle avoit fait placer à côté d'elle deux grands vases dans lesquels

étoient deux branches d'aube-épine qui formoient un berceau autour d'elle. Le point de vue étoit charmant. Il fit naître à Zéphir le desir de figurer avec Flore dans la même niche.

Je voulus écarter un des vases , l'on se fâcha ; je fus contraint de me glisser entre les branches fleuries. Je ne pus le faire qu'aux dépens de quelques piquures. Je me préparois à les rendre avec usure à la beauté qui en étoit la cause , lorsqu'une épine pénétra dans mes reims ; mais j'aurois eu mauvaise grace à m'en plaindre , puisque le mouvement qu'elle me fit faire tourna au profit de l'Amour , la Marquise reçut le contre-coup.



CHAPITRE X.

Boudoirs des Femmes fortes.

J'ENTENDS par Femmes fortes, non ces bégueules qui, fieres de savoir quatre mots de Latin ou de Grec, d'avoir surtout nombre de Pédans à leur table, arborent l'étendard de la Philosophie pour jouer un rôle dans le monde en dépit de leur laideur. Les véritables Femmes fortes, selon moi, sont celles qui, favorisées par la Nature, ont reçu de ses bienfaites mains une ame brûlante, un cœur de feu; il en est beaucoup, dit-on, je le crois, mais je n'en connois à fond qu'un très-petit nombre. Pourquoi cela, allez-vous me demander? Oh, pourquoi! Parce qu'une fortune ordinaire est bientôt épuisée,

si l'on n'a l'art de l'économiser. J'imité ces Joueurs prudens qui, dérangés par quelque fortes parties de Cavagnol ou de Vingt-un, ne vont plus que dans les maisons où l'on s'amuse d'un petit jeu de commerce.

Madame de. . . . Femme forte, s'il en fut jamais, n'a pas de Boudoir d'hiver, ou pour mieux dire, il est partout; dans l'embrâsure d'une fenêtre, dans une garderobe, sur un escalier; tout lui est égal. Pour celui d'été, je le connois; & l'on peut dire, à l'éloge de la Dame, qu'il n'est point fastueux. Il est tout uniment au bout de son jardin, dans un labyrinthe de charmille, où elle a fait élever, sur un piédestal un Priape de bronze. Elle a pendant long-tems imité la fille de César. Elle plaçoit sur la tête du Dieu des Jardins une couronne, toutes les fois qu'il étoit témoin d'une de ses bonnes fortunes;

mais faisant réflexion que la charmille seroit dégarnie continuellement, elle ne lui fait plus hommage que d'une feuille.

Le Cabinet de la Marquise de..... est aussi de ma connoissance. Elle y est peinte en Déjanire; elle est entre les bras d'Hercule. D'une main elle se joue avec l'énorme massue du Héros, de l'autre elle fait signe aux cinquante Danaïdes de se retirer. Sa fiere contenance semble leur dire qu'elle seule les remplacera.

La grosse Comtesse de..... est encore peinte dans son Cabinet favori. Ce tableau représente Vénus à sa toilette, entourée de Plutus, d'Adonis, de Mars, enfin de tous ses adorateurs. Ils ont l'air satisfait; la Divinité seule paroît mécontente. Le desir se peint dans ses yeux, & elle se tourne avec vivacité vers Mercure,

qui, sous les traits du Chevalier de entre en cachant plusieurs billets doux.

La Baronne de n'a d'autre Boudoir que sa galerie. Tout le monde fait qu'à la mort du fameux Maréchal de elle a porté dix-sept jours le deuil, en mémoire d'autant de tendres complimens qu'il lui adressa dans douze heures. Aussi a-t-elle fait mettre au-dessus de son sofa le buste de ce Héros en tout genre. Il porte dans ses mains un cadran, & du bout de sa fleche l'Amour marque cinq. On lit autour en lettres d'or: *Bel exemple à suivre!*

La Dame faisoit un jour admirer le Maréchal à un Gascon, & la larme à l'œil ne tarissoit pas sur l'éloge de sa bravoure. Elle montrait le cadran comme une preuve incontestable. L'habitant de la Garonne essaya de

la consoler , & lui promit de surpasser le Héros qu'elle regrettoit. Elle étoit intéressée à soutenir la gloire du défunt , & à rabaisser l'orgueil d'un audacieux ; le défi fut tout de suite donné & accepté. Vous vous doutez bien que la Dame gagna ; mais Dieux ! comment ? Elle triompha si bien , que son front eut à rougir de sa victoire. Elle essuya l'affront le plus cruel ! le plus impardonnable ! Elle s'en plaignit hautement , jura de deshonorer son adversaire , qui lui répondit effrontément : « Mada-
» me , vous aviez quatorze ans
» quand le Maréchal , aidé de vos
» charmes & de votre jeunesse , se
» signala si bien. Eh donc ! tâchez
» de reprendre vos premiers attraits ,
» & vous verrez alors ; sandis ! vous
» verrez quel homme est le Cheva-

« lier de Ventillac ! Vous avez vu
« jouer le Galant Coureur ? Eh
« bien ! je ressemble au Héros de là
« Piece, je vais bien ou mal selon
« la beauté du terrain. »



CHAPITRE XI.

Boudoirs consacrés à l'intérêt.

OH, pour le coup ! nous dit le Président, je ne tarirois pas si je voulois vous peindre tous les réduits qui respirent l'intérêt : j'en ai vu bon nombre : mes créanciers en savent quelque chose.

Je ne vous parlerai pas des Boudoirs de ces petites Filles, qui, pour imiter les grandes Dames, & afficher des connoissances qu'elles ne possèdent pas, ont la fureur des livres, des estampes ou des coquillages ; l'entrée n'en coûte pas beaucoup ; pourvu qu'on arrive avec un livre bien relié, une image encadrée, une écaille d'huitre tournée singulière.

ment ; la Divinité qui , comme je l'ai dit , ne se connoît à rien , ne vous chicanne pas sur la valeur réelle de l'offrande , vous admet à son culte , & vous ouvre le sanctuaire.

Le cabinet de la petite Mimi est agréable. Il est orné de deux tableaux excellents. L'un représente la Métamorphose de Jupiter en pluie d'or. On y voit Danaé voluptueusement renversée sur son lit , le sein découvert , la bouche & les mains ouvertes pour ne rien perdre des faveurs du Dieu. Le second tableau est la Parodie du premier ; Mimi y est peinte à peu près dans le deshabilité de la fille d'Acrise. Un Milord est à ses pieds. D'une main elle lui fait remarquer la brillante Métamorphose du souverain des Dieux ; de l'autre elle semble soulever la toile qui cache les trois quarts de ses charmes ,
que

que pour y recevoir les guinées que l'Anglois laisse tomber. Le cabinet est joli comme vous voyez ; mais la vue en est chere, puisqu'on ne peut y entrer sans imiter Jupiter ou l'Anglois.

Le réduit amoureux de Sophie est moins gai , mais aussi ruineux. Comme ses dépenses excessives ont épuisé ses ressources , & lassé ses Créanciers ; qu'elle a été obligée de se retirer dans un endroit privilégié , & qu'elle n'ose en sortir crainte d'être arrêtée , son cabinet est tapissé avec les *Sentences* qu'on a obtenues contre elle. Aucun de ses adorateurs ne peut espérer de la fléchir , sans avoir au préalable enlevé un des *papiers timbrés* , & sans avoir en même tems payé la somme à laquelle *ladite Demoiselle a été condamnée par ladite sentence , pour les causes y portées , sans préjudice des intérêts , frais ,*

E

dépens, &c. Je fus contraint par corps à payer le mémoire de son Herboriste ; c'étoit le moindre , il étoit taxé à cent louis ; l'article seul du cerfeuil montoit à huit cent livres.

J'ai encore fréquenté chez la fameuse Victoire , & chez sa sœur. Leurs cabinets n'ont rien de merveilleux ; ils peignent cependant bien le caractère des Princesses. L'ainée est représentée sous la figure d'Atlante cessant de fuir son amant pour ramasser des pommes d'or. La cadette est peinte en Bastienne, elle tient un papier de musique , sur lequel sont écrits en très gros caractères & très-lisibles , ces Vers que chantoit avec tant de grace la femme de l'Anacréon François.

A Paris la Richeffe
Se donne à la Jeunesse,
Et pour en ramasser
Il ne faut que se baisser.

Le réduit de la Marquise de...
 semble d'abord annoncer la volupté
 seule : ne vous y fiez pas , c'est un
 imposteur. Il est entouré de glaces ,
 de sorte que la Marquise ne peut
 faire un geste , sans que ses graces
 multipliées à l'infini , ne causent la
 plus vive des sensations. Deux petits
 Amours soutiennent les rideaux qui
 couronnent la niche où est le sofa ;
 mais du petit bout du doigt seule-
 ment , & comme pour dire qu'un
 rien peut les faire tomber. Un troi-
 sieme Amour avec une couronne de
 myrthe à la main , semble vous
 agacer en vous la présentant. Rien
 ne seroit plus charmant , si une mau-
 dite table de jeu qui figure toujours
 dans le milieu de ce cabinet délicieux,
 n'en détruisoit , selon moi , toutes les
 beautés. Il faut absolument faire la
 partie de Madame , qui a l'heureuse

E ij

habitude de gagner presque toujours. Si quelques fois le sort triomphe de son adresse, ses doigts profitent de la distraction que ses beaux yeux vous donnent. Je la surpris un jour qui faisoit tout doucement passer mes fiches de son côté. Je la pris sur le fait ; je m'écriai tendrement : Belle main, laissez ma boîte, prenez mon cœur ! Dès ce moment je fus disgracié, & je passai pour un impoli qui ne connoissoit pas les droits du beau sexe.

Vous connoissez tous la belle Sophie. Quelques personnes la placent au rang des femmes fortes, quelques autres dans la classe des beautés voluptueuses ; pour moi, je fais qu'en femme sensée, elle ne satisfait ses goûts & ses caprices que lorsqu'elle est tranquille du côté de l'intérêt. Ce Dieu regne de préférence dans

son cœur , & lui vaut une place dans ce chapitre. Un tableau qui est dans son Boudoir , & que le Peintre a malignement imaginé d'après les aventures & le caractère de la Dame , va vous la peindre entierement.

Sophie est représentée devant son pupitre pinçant la Guitarre , un Militaire est à sa droite donnant du Cor , un petit Abbé occupe la gauche avec sa Flûte , & un Financier est vis-à-vis jouant de la poche. On lit sur le haut du papier de musique : *Concert à trois.*

Le lourd Midas , qui avoit demandé à l'Appelle moderne un tableau de fantaisie , a payé fort chèrement celui-ci , sans en avoir jamais deviné l'allégorie ; le Militaire , l'Abbé , & la Belle n'ont eu garde de l'instruire.

Oh parbleu ! j'allois oublier le Boudoir de Rosalie. Il est assez sim-

plement décoré ; mais on y voit à côté du meuble le plus conséquent , un buste de carton , qui représente l'Amour vêtu en quinze-vingt. On n'a pas oublié la petite tasse ; tout le monde est obligé d'y mettre , sans quoi la Prêtresse , qui n'est pas aveugle comme le Dieu , vous boude.

Il est arrivé à ce sujet une histoire que je vais vous raconter. Le Héros est un Suisse d'une taille & d'une grosseur démesurée. Un jour , au sortir d'un grand repas , il voit notre belle , pousse quelques hoquets en guise de soupirs , fait brusquement sa tendre déclaration ; on le conduit dans le cabinet mystérieux ; on lui fait remarquer le petit Dieu ; il sourit de l'idée ; on lui montre la tasse de l'aveugle ; il demande pourquoi il la porte ? on le lui explique. Comme il n'entendoit pas le François , on eut

toutes les peines du monde a lui faire comprendre qu'à moins de douze louis le petit Dieu ne lui seroit pas favorable.

Le Suisse , tout en trouvant que le petit *l'Amour étoit bien cher* , paye son poste ; en prend possession ; y plante l'étendart , & s'y endort. La Belle , peu faite à un poids aussi lourd & aussi immobile , veut s'en débarasser , s'agite de son mieux , peste ; crie , menace ; peine perdue ! Elle alloit enfin étouffer , quand l'énorme masse , en se réveillant , lui adresse ces paroles : « *Montame , fous point
» faire tant de tapage. Moi l'y être
» perché pour mon l'argent à moi ,
» moi afoir donné douze louis à fous
» pour monter , moi en fouloir le
» double pour moi descendre.*

Peignez-vous la situation de la pauvre Rosalie. Intéressée comme l'est

la Princesse, elle ne savoit trop si elle étoufferoit bravement sous son fardeau, ou si elle perdrait vingt-quatre louis. Le Suisse généreux vit son embarras, & se contenta de la somme qu'il lui avoit donnée. Elle la lui rendit, bien désespérée de renverser le proverbe & d'être obligée de dire, *un Suisse & point d'argent*. Elle jura dès ce moment une haine éternelle aux Treize Cantons. On prétend même qu'elle a poussé l'animosité jusqu'au point de cabaler contre la Tragédie de Guillaume Tell.

Le Président termina là l'histoire de ses voyages. Nous examinâmes de nouveau son cabinet. Nous lui donnâmes la préférence sur tous ceux que son propriétaire nous avoit peints; nous louâmes beaucoup sa simplicité; le sofa qui l'entoure

nous parut sur-tout très-commode ,
 & nos compagnes firent un cri de
 joie. Vous en devinez sans doute la
 raison ? En tout cas vous allez l'ap-
 prendre dans le chapitre suivant ,
 qui fera le dernier. Du moins , je
 l'espere. Je l'espere aussi , s'écriera
 peut-être quelque lecteur malin. Qui
 ne donneroit pas ce bon mot pour
 toutes les Epigrammes de Martial !



CHAPITRE XII.

L'Amour est un fûté matois.

LE Cabinet de l'Aurore fit son effet, nous rajeunîmes comme Tiron. Nos Divinités, qui s'en apperçurent, en poufferent, comme je l'ai dit, des cris de joie. Les fripponnes se doutoient bien que nous vieillirions de nouveau dans leurs bras.

En effet, nous brûlions tous d'avoir quelque lustre de plus. Le Président partageoit nos desirs; il tira un rideau qui, servant de nuage à la Lune, mit l'Amour à son aise: ce Dieu fit, dans l'obscurité, une ample moisson, & s'endormit enfin sur les mirthes qu'il venoit de cueillir. Hélas! il étoit loin de croire

que la dévotion viendroit le ré-
veiller.

On se rappelle sans doute notre aventure chez le Commissaire. On a vu que nous l'avions plaisanté; mais après notre départ, comme les Moines connoissent tout le monde, celui que nous avions si mal à propos arrêté dans sa course, donna nos noms & nos demeures; il obtint à ce prix la liberté de Manon & la sienne. Le Commissaire, piqué que nous eussions osé rire de la liaison amoureuse qui regnoit entre lui, le Moine, Manon, sa femme, le Clerc, la Servante, son Valet & le Sergent du Guet, fut porter plainte au pere de Perfac.

D'un autre côté, le Révérend Moine se trouvoit le Directeur de la vieille Parente de notre Président; il alla lui dire, que chargé par une de ses Pé-

nitentes , de fauver l'honneur d'une famille respectable , en conduisant une jeune personne , qui avoit fait un faux pas chez une de ses parentes , M. de Perfac , accompagné de deux ou trois libertins , l'avoit forcé d'aller chez un Commissaire révéler au grand jour la honte de la Demoiselle déguisée en Abbé , & qu'il avoit en même tems exposé sa démarche , toute honnête , toute charitable , à des malignes interprétations.

Ce n'est pas tout. On doit se souvenir encore des menaces de la Danseuse. « Je vais , nous avoit-elle dit , » parler à des personnes qui viendront » troubler vos plaisirs. » Elle part , guidée par la vengeance : en traversant le Boulevard elle rencontre la Bouquetiere , lui fait part de ses chagrins & de ses projets , apprend d'elle

le nom de la rue où loge le pere de
 Perfac, y vole, trouve le vieux Pré-
 sident & sa parente gémissants tous
 les deux sur le sort d'un malheu-
 reux jeune homme qui se damne,
 leur indique le théâtre de ses plaisirs;
 ceux-ci montent en carrosse, arri-
 vent, percent jusques dans le cabinet
 où nous dormions tranquillement;
 & dévoilant la Lune, voyent nos
 diverses attitudes. Nous nous étions
 presque tous débarrassés de nos robes,
 ainsi le tableau ne devoit pas être
 édifiant.

La petite Marchande, connoisseuse
 en bijoux, avoit porté la main du
 Chevalier sur les plus précieux. L'Ac-
 trice me prenoit encore pour Char-
 mant. La Diane se trouvoit dans les
 bras du Président: elle vouloit bien
 faire voir qu'elle étoit la Déesse des
 Bois & de la Chasse, puisqu'elle

avoit sa main droite sur un javelot toujours sûr de ses coups, & l'autre sur le taillis délicieux où se font les chasses les plus agréables.

A ce spectacle les deux Dévots firent plusieurs signes de croix, & nous éveillèrent en nous donnant pieusement à tous les Diables. Nous détalâmes sans dire mot, croyant avoir les deux rabat-joie sur nos pas; cependant nous avions déjà pris nos habits, qu'ils ne paroissent point. Je suis perdu, s'écria douloureusement le Président; sans doute qu'ils brisent & cassent tout dans mon Cabinet. Nous y courûmes; nous regardâmes à travers la ferrure, & nous vîmes qu'au lieu d'en détruire les beautés, ils étoient dans la plus plaisante des extases. Ah que l'Amour est fin!

M. le Président, disoit la vieille Dévote en toussant, voyez, voyez

comme ces maudits renégats , ces libertins, ces infâmes pouffent la sensualité jusqu'au dernier point. Respirez un peu l'odeur suave que ces fleurs exhalent. Contemplez ce plafond, ce parquet. Oh Dieux ! quelle imagination diabolique ! Tout en disant cela elle passoit ses bras dans une des robes que nous avions laissées, & dérangeoit l'énorme perruque du Président en chargeant ses épaules d'un carquois. Que dites-vous, continua-t-elle, de cette parure ? Que le Diable même l'a inventée, répondoit le Président ; elle est tout-à-fait séduisante : je crois vous voir à l'âge de quinze ans, Vous êtes aussi tout-à-fait rajeuni, poursuivoit la vieille Sybille, en soufflant d'une façon plaisamment ridicule.

Eh bien ! s'écria le Président en

s'asséyant, ne voilà-t-il pas un malheureux sofa tout-à fait dangereux? Voyez comme on l'a fait bas & large! Reposez-vous y un instant, vous devez être fatiguée. — Comment ne le serois-je pas? Les désordres de votre fils m'ont si fort tourmentée toute la journée. . . . En effet, ce sofa est bien commode! M. le Président, ce réduit est trop agréable pour des profanes; il faut l'enlever à votre fils, & nous viendrons nous y recueillir, y faire des méditations. — Oui; mais si le Diable, accoutumé à y regner, nous y tend quelque piège. — Il n'aura garde! Est-ce à des personnes d'une sagesse si bien éprouvée, qu'il osera se jouer? Il seroit trop certain de ne pas triompher. — Madame, il est bien malin! & je sens qu'il me tente déjà. Vos charmes, relevés par cette parure, font sur moi un effet

si surprenant! — Eh non! vous dis-je.
 D'ailleurs, je saurois bien le repousser.
 Ce ne seroit pas la première fois.
 — Repoussez-le donc, Madame. Je
 le sens, je le vois; le voilà triomphant.
 — Bon! bon! vous plaisantez. Je
 voudrois bien voir cela. — Voyez
 donc! voyez donc vite! Il n'est pas
 besoin que vous preniez vos lunettes.
 — Fi, M. le Président! Vous êtes
 un réprouvé, un pervers! Finissez
 donc! Que voulez-vous faire? — Suc-
 comber à la tentation, c'est un moyen
 excellent pour n'être plus tenté. —
 Vous me scandalisez furieusement,
 M. le Président....; mais continuez....
 vous êtes si fort possédé du Démon,
 que vous vous adresseriez peut-être
 à quelque mondaine qui ne vous
 garderoit pas le secret..... cause-
 roit du scandale..... & feroit dis-
 paroître votre réputation d'homme

pieux. . . . il faut avoir de la charité pour son prochain. . . . Dieu nous l'ordonne. — C'est très-bien dit ! D'ailleurs, j'ai fait tant de bonnes œuvres, que le Ciel seroit injuste s'il ne me pardonnoit pas une malheureuse petite foiblesse. Ils se turent, & prouverent qu'ils avoient effectivement le Diable au corps : ils faisoient des mines de possédé.

Saturne & Cibelle, ridiculement ornés de la parure d'Hébé, font cahin caha une scène amoureuse ; & l'Amour, qui jadis avoit été très-souvent bercé sur les genoux de la Dame, s'en éloigne à tire-d'aîle, crainte d'y trouver présentement son tombeau.

Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire, & nous déconcertâmes si bien les vieux Amans, qu'ils n'ont plus osé gronder notre aim-

ble Président. Nous montâmes en carrosse sans savoir ou passer le reste de la soirée ; il n'étoit que deux heures après minuit. Heureusement il y avoit encore du monde aux Comédiens de Bois : nous y trouvâmes toutes les Femmes dont la Bouquetiere nous avoit raconté l'histoire : nous voulûmes les railler ; mais la Danseuse avoit déjà publié sa vengeance , & nous fûmes si bien persifflés, que nous jugeâmes à propos de nous retirer. En passant devant la porte de notre Commissaire, nous y vîmes , à la clarté de nos flambeaux , une femme qui parloit de très-près à un homme : nous ne pûmes distinguer si c'étoit la Dame & le Clerc , ou bien la Cuisiniere avec le Laquais ou le Sergent. Nous entendîmes très-distinctement

le Perroquet , qui dans la journée
ayant sans doute entendu pronon-
cer nos noms très-souvent , les ré-
pétoit en riant de toutes ses forces.

Fin de la Seconde & dernière Partie.

POST-FACE.

LE Président s'étoit très-bien apperçu que la Comtesse avoit eu des distractions & de l'humour pendant la lecture. Il lui demanda si l'Ouvrage lui déplaçoit? « Non, dit-elle froidement , c'est une bagatelle ,
» une petite folie assez drôle.
» J'aime sur-tout que l'Abbé ,
» exact sur les bienséances ,
» ait eu soin de ne pas blesser
» les oreilles par un seul mot
» indécent. C'est mon foible à
» moi que la décence. Sans la

» décence rien ne me paroît
 » bon ». Pour moi , ajouta le
 Président , je viens de voir
 dans cet Ouvrage un grand
 défaut , que je n'avois pas d'a-
 bord remarqué. Il m'avoit paru
 tout-à-fait découfu , & digne
 de la plume de nos plus grands
 esprits ; point du tout ! On voit
 que l'Auteur a visé en secret
 à l'ennuieuse simétrie. S'il avoit
 cette ridicule prétention , que
 ne ramenoit-il sur la Scene
 Saint Val & sa vertueuse
 Epouse ?

Ah ! Perfac , s'écria la Da-
 me , laissez de grace en paix
 le perfide Saint Val & l'infor-

tunée qui est enchaînée à son fort. — Quoi, Madame ! la connoîtriez-vous ? — Hélas ! cette Epouse tendre, sensible, vertueuse, qu'il a oubliée, qu'il a trahie lâchement, pour une vile créature. — Eh bien ? — Vous la voyez devant vous. — Est-il possible ! Je vous avoue, Madame, que je ne m'y attendois pas : — Un homme lié par des saints nœuds à une femme respectable, qui l'aime, qui l'adore, qui ne vit que pour lui, peut-il se résoudre à lui faire des infidélités dans un pays où elles sont si dangereuses ? Et avec qui en-

core ? Je suis outrée ! furieuse !
 Euh le monstre d'ingratitude !
 — Ah Madame ! comme votre
 conduite fait bien la critique
 de la sienne. Vengez-vous ,
 Madame , vengez-vous bien
 vite. Il le mérite. — Non ,
 laissez-moi mon cher Persac.
 N'abusez pas d'un moment où
 le dépit , la colere me feroient
 consentir à des choses qui.....
 Persac..... Monsieur le Prési-
 dent..... Persac..... Monsieur
 le Président..... que faites
 vous ? — Vous le voyez , Ma-
 dame , je travaille à vous ven-
 ger.... Vous êtes vengée.

La Comtesse déclama encore
 contre

contre son Epoux ; le Président
 la vengea encore. Elle trouva
 goût à la vengeance , & alloit
 continuer à se plaindre de son
 perfide , quand le Président lui
 dit , très-sérieusement : « Ma-
 » dame , je conçois qu'il est
 » doux à un cœur offensé de
 » se venger ; mais il est quel-
 » quefois aussi beau de pardon-
 » ner » , & il disparut. La Da-
 me peu satisfaite de l'éloquence
 de son vengeur , fut en cher-
 cher des plus déterminés au
 Waux-Hall. Une honnête fem-
 me une fois révoltée est vindi-
 cative comme tous les Diabes.

N'a pas pourtant un honesta qui veut. *Belphégor.*

LA FONTAINE.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S

Contenus dans la Seconde Partie.

<i>Avis au Lecteur.</i>	page 3
CHAPITRE I. <i>Très-important pour le Commerce.</i>	5
CHAP. II. <i>L'orgueil humanisé. La mort pour les malheureux n'a rien d'affreux.</i>	12
CHAP. III. <i>Mort de la Marchande. Histoire du Chevalier. L'Amour champêtre.</i>	22
CHAP. IV. <i>Fin de l'Histoire de Susanne. L'Abbé commence la sienne ; sa première déclaration n'a pas un</i>	

*heureux succès. C'est une femme
bel-esprit qui l'ébauche.* 30

CHAP. V. *L'Abbé fait des Vers, ils
ont quelques succès, mais on exige
de lui des ouvrages plus consé-
quens. Il se dépite & va offrir ail-
leurs le trésor qu'il destinoit à
Madame de la Césure.* 39

CHAP. VI. *Deux bonnes fortunes
manquées, comment. L'Abbé re-
vient à Madame de la Césure.
Façon de faire un Ouvrage bien
vite, & de le rendre célèbre.* 51

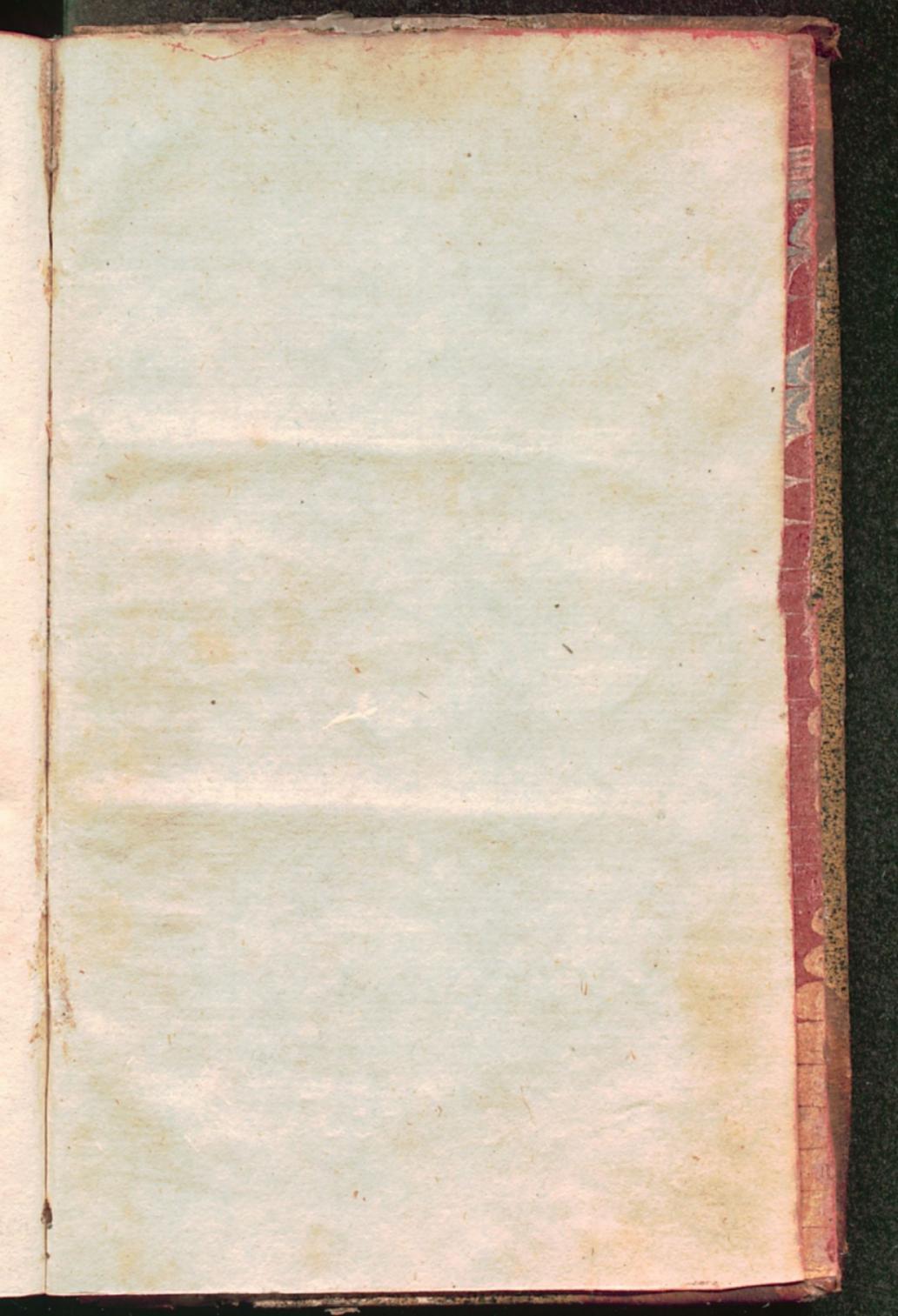
CHAP. VII. *L'Abbé monte son imagi-
nation, &c. L'Actrice de Province
raconte son histoire.* 62

CHAP. VIII. *Attrapez - moi toujours
de même. Cabinet du Robbin.* 70

CHAP. IX. *Des Boudoirs consacrés
à la Volupté.* 79

CHAP. X. <i>Boudoirs des Femmes fortes.</i>	89
CHAP. XI. <i>Boudoirs consacrés à l'intérêt.</i>	95
CHAP. XII. <i>L'Amour est un fruit matois.</i>	106
Post-Face.	117

Fin de la Table.



S

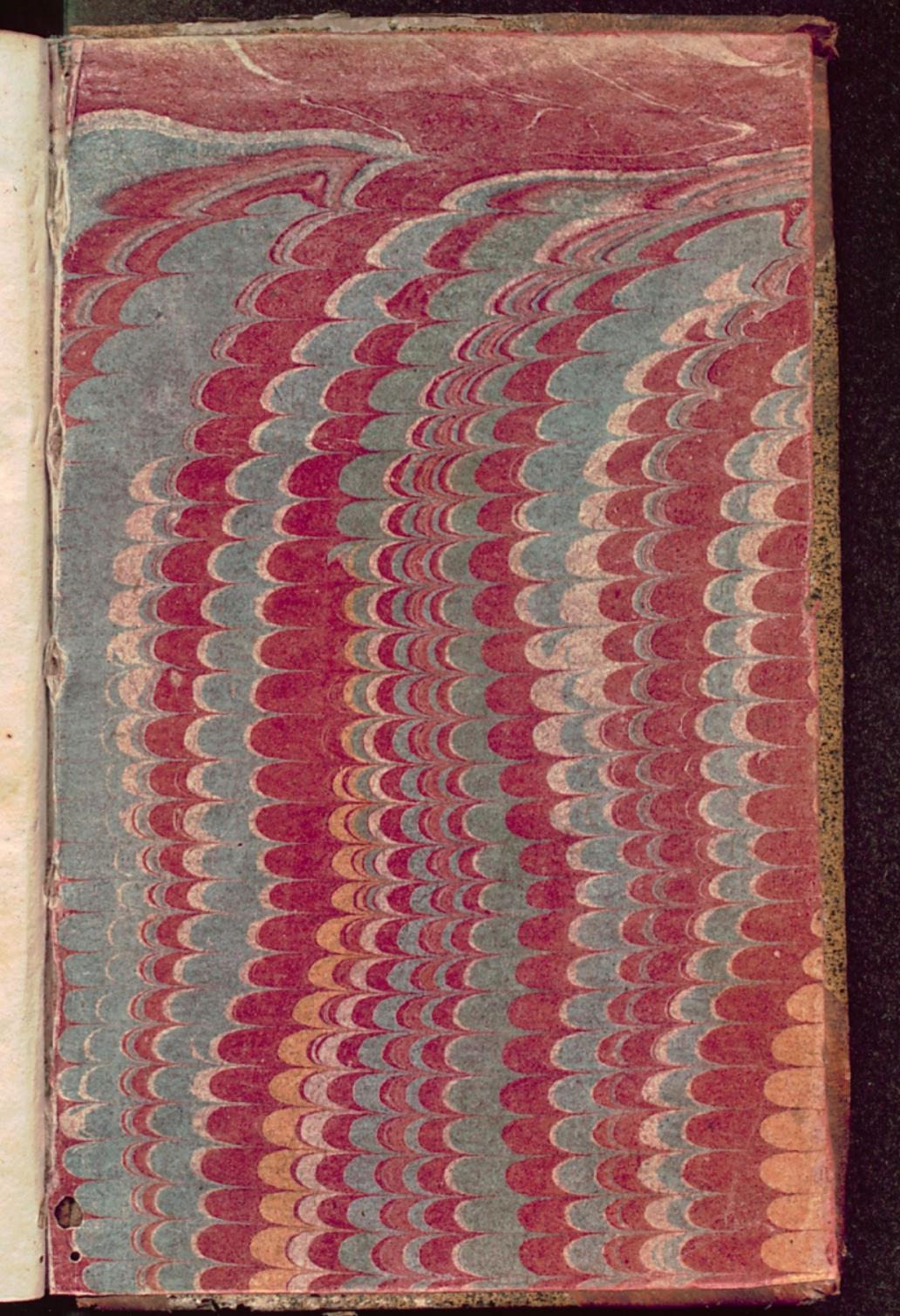
112761

112761

p. 1/2

X 1280281

DL 2735





LE SOUPÉ,

OUVRAGE

M O R A L.

SECONDE PARTIE.

